



LES ARMES DE LA VILLE D'ORLÉANS.

L'histoire héraldique des villes de France est beaucoup plus intéressante qu'on ne pourrait croire. Sous son jargon technique elle a ses curiosités, ses faits imprévus, et même, le croiriez-vous, ses emblèmes prophétiques. Telle ville fut dotée au moyen âge d'un blason dont la couleur conviendrait encore au mieux pour symboliser les opinions politiques de ses habitants. Lyon, par exemple, la grande cité démocratique et révolutionnaire, portait de *gueules* (rouge) en ses armes; le Mans, Limoges, Bourges, trois autres villes en proie aux mêmes idées, et vouées pour cela, à l'heure qu'il est, aux mêmes rigueurs de l'état de siège, avaient une couleur pareille pour champ de leurs armoiries; et par là elles tranchaient si bien sur les autres villes au blason moins éclatant et moins criard, qu'on les appelait les *cités rouges*. Pour ceux qui douteraient de ce fait singulier, voici deux vers qui le constatent et que nous trouvons cités dans les *Antiquitez de la France*, d'André Duchesne :

Lyon, le Mans avec Limoge et Bourges,
Furent jadis les quatre citez rouges.

VINGTIÈME ANNÉE. 3^e SÉRIE. — N^o II.

La rime n'y est pas, me direz-vous; d'accord, mais la vérité s'y trouve. Les démocrates Lyonnais, Berrichons, Limousins, Manceaux, si ennemis des armoiries, ne se doutent guère qu'ils donnent raison aujourd'hui au blason de leurs villes, et que même ils en ravivent les couleurs.

En cherchant bien on trouverait peut-être dans les antiquités les plus reculées de l'héraldisme français l'origine de nos trois couleurs : ne les voyons-nous pas déjà arborées dans les Gaules? Le *rouge* flamboie sur l'étendard de la Gaule aquitanique, le *bleu* étale sa couleur céleste sur celui de la Gaule celtique, et le *blanc* est la bannière immaculée de la Gaule Belgique. Aussi je crois avoir eu raison d'écrire ailleurs (1) à propos de notre drapeau tricolore dont la révolution de 1789 ne fit que recoudre ensemble les trois parties longtemps éparées : «.... Il peut être regardé comme l'étendard national de la France centralisée, puisque seul, fatalité singulière, il réunit

(1) *Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, au mot *Couleurs nationales*.

sur sa bannière les trois couleurs adoptées, il y a dix-huit siècles, par les trois grandes nations gauloises. » Je ne vous donne, toutefois, que pour ce qu'elle vaut, cette explication des trois couleurs, mais, quelle qu'elle soit, je la crois préférable à celle que M. Michelet a hasardée dans cette phrase si prétentieusement démocratique (1) : « Aux couleurs célestes mais inanimées du bleu et du blanc, il ne manquait que de se vivifier du rouge : le peuple y ajouta le sang. »

Maintenant, de l'histoire générale de notre blason français, passons à l'un de ses principaux épisodes, particuliers à l'histoire des armoiries de cette bonne et vaillante ville d'Orléans, où, depuis Attila jusqu'à Jeanne d'Arc, devait battre le cœur de la France, comme le cœur d'un preux sous sa meilleure armure.

Les armes de cette noble ville, pour vous parler ici bien malgré nous la langue de d'Hozier et de Segoing, — un héraldiste orléanais celui-ci, — se blasonnent « *de gueules à trois cœurs de lys d'argent, au chef cousu d'azur, chargé de trois fleurs de lys d'or.* » Et rien que par cette ligne constatant la présence des cœurs de lis sur l'écusson orléanais, se trouve justifié ce que nous venons de dire : le cœur de la France royale battait à Orléans, le cœur de lis devait de droit se trouver dans ses armes.

C'est par nos rois eux-mêmes que, dès les temps les plus reculés de la monarchie, ces armoiries durent être octroyées à la cité vaillante et fidèle. Pourtant nous n'en trouvons pas trace avant Philippe le Bel ; « du règne de Philippe le Bel, dit le marquis de Luchet (2), on trouve des lettres d'un Étienne de Lorris et d'un Macé de Chilly, bourgeois d'Orléans, arbitres nommés à un procès entre le chapitre de Saint-Agnan de la même ville, et des habitants

du lieu de Lallun ; Macé de Chilly mit son sceau à ces lettres, et pour contre-scel, les armes de la ville d'Orléans, à trois pièces pareilles aux cœurs de lis d'aujourd'hui. »

Sous le règne de Charles VII — avouez que c'était le bon temps pour récompenser une ville que Jeanne d'Arc venait de sauver et qui, par sa résistance, avait elle-même sauvé la France — les cœurs de lys furent ravivés dans tout leur éclat sur les armoiries orléanaises. Nous avons pour témoignage de cette floraison nouvelle de la noble fleur, l'inscription du timbre de la grosse horloge fondue en 1453. La ville d'Orléans elle-même parlait ainsi dans cette inscription :

Orléans suis du roi Charles, première
Et est mon nom propre le Cœur-de-Lys,
Ainsi nommée en l'assemblée plénière
Des trois états.....
..... Je porte en ma bannière
Les fleurs de France, dont mon chef est joli ;
Et au dessus, par mont belle manière,
Trois cœurs de lys sur champ de gueules scis
Le noble Roy porter me l'a permis.

Orléans avait gagné ce nom de cœur de lys, dont elle a tant de raisons de se targuer ici, à ce même baptême de gloire et de délivrance qui avait donné aux frères de la Pucelle, celui non moins glorieux de du Lys.

Par malheur, de tous temps on s'était trompé à Orléans sur la figure un peu problématique de ces cœurs de lys héraldiques. Ceux-ci, abusés par leur apparence trifoliée, y voulaient voir des trèfles ; d'autres, en plus grand nombre, les prenaient pour des cailloux « *de forme de cailloux ordinaires*, » ainsi que nous lisons dans la description manuscrite des obsèques d'Anne de Bretagne où, entre toutes les armoiries des villes, l'écusson d'Orléans est ainsi expliqué : « *de gueules à trois cailloux d'argent, etc.* » Pour trouver une origine à ces trois cailloux si étrangement greffés ici, ceux-ci se demandaient s'il ne fallait pas la chercher dans le mot grec *γέσπος* dési-

(1) Origine du droit, page XXXIX.

(2) Histoire de l'Orléanais, tome I (volume unique), page 58.

gnant une sorte de « caillou transparent qui se trouvait aux environs de l'Épire » (1) ; et se rapprochant fort, par sa consonnance, du mot *guespin* donné en surnom aux Orléanais ; ceux-là, au contraire, prétendaient que ces cailloux n'étaient autre chose que l'image transportée sur l'écusson d'Orléans, des trois boulets de pierre appliqués sur chaque côté du portail des tourelles du bout du pont, en dehors, et qui étaient un souvenir du siège de 1429. « Car, dit Hector des Friches, dans ses observations manuscrites sur *l'Histoire d'Orléans* par le Maire, ces gros cailloux ronds... étoient des boulets que les Anglois lançoient dans cette ville avec leurs engins et pierriers. » Puis il ajoute, convaincu lui-même que cette croyance du peuple était une erreur : « La populace d'alors confondit les trois cailloux avec les trois cœurs, par la similitude de leur situation. »

Mais ce que des Friches ne savait pas, c'est que l'erreur du populaire datait de bien plus loin que le règne de Charles VII, et par conséquent ne pouvait venir de la similitude qu'il allègue. Dès 1304, c'est-à-dire au temps même où s'est trouvée pour nous la première mention des *cœurs de lys*, nous avons la preuve qu'on les prenait déjà pour des cailloux. Un très-curieux passage, sur la voie duquel nous avons été mis par notre savant ami M. Ad. Duchalais, de la Bibliothèque Royale, est venu nous prouver jusqu'à l'évidence la haute ancienneté de cette ignorance du peuple Orléanais, à l'endroit de ses armes. Voici ce que nous lisons dans la *Branche des royaux lignages* de l'Orléanais Guillaume Guiart, décrivant la bonne tenue de ses quatre-vingt-dix compatriotes incor-

porés dans l'armée royale pour une expédition de cette année 1304 :

Armez de cotes à leurs tailles
Et de bons hauberjeons à mailles,
De forz ganz de coïfes serrées,
De gorgerètes et d'espées ;
Et chascun ot, à sa sêance,
L'un arbaleste, l'autre lance,
Et tous vestuz, en ces riotes,
Sur leurs atours de noïres cotes
Dont en s'ost n'ot nul si faite
Car en chascune et contrefaite
De II escuz la fourme entière,
L'une devant, l'autre derrière :
Li escuz de gueules estoient :
III *chailloz* d'argent y soient.
J'ai entendu par genz sêures,
Que porter seult tiex armêures,
Quant en fait de guerre venoit,
Li due qui Orlenôis tenoit.

Dans ces trois *chailloz* du vieux poète, vous avez reconnu les trois cailloux que l'erreur populaire substituait aux cœurs de lis dans les armoiries d'Orléans. Ce qui contribua à l'accréditer davantage encore, et même à l'éterniser jusqu'à nous, ce fut une vieille plaisanterie qui commença d'avoir cours sous le règne de François II. Monsieur de Cypierre était alors gouverneur d'Orléans, fort considéré et même fort aimé. Quand il mourut, on fit de grands honneurs à ses restes. On blasonna son sarcophage aux armes d'Orléans, ce qui fit dire aux plaisants, ce mauvais jeu de mots que Mézeray a eu le tort de répéter :

« Les trois cailloux ont vu la fin de Cypierre. »

Ce jeu de mots, tant répété, n'est heureusement plus possible, maintenant que nous avons prouvé qu'il faut voir trois cœurs de lis, et non pas trois cailloux, dans l'écusson d'Orléans. Nous aurons donc rendu un double service.

ÉDOUARD FOURNIER.

(1) Crapelet, *Proverbes et dictons populaires du moyen âge*, 1^{re} édition, page 108.

BIBLIOGRAPHIE.

Des accidents de dentition chez les enfants en bas âge, et des moyens de les combattre; par M. A. DELABARRE, fils, docteur en médecine, médecin dentiste des crèches, de l'hospice des enfants trouvés et des orphelins de Paris.

« Les tables de mortalité constatent qu'il péricule au delà d'un sixième des enfants âgés d'un mois à deux ans et demi, période du travail de la dentition.

La dentition comprend deux phases parfaitement distinctes : 1° la formation des dents à l'intérieur des mâchoires; 2° leur marche vers l'extérieur.

Si l'on observe les maladies des enfants, on ne tarde pas à se convaincre qu'elles se déclarent sous l'influence du travail des dents, et disparaissent dès qu'il est accompli; d'où l'on est conduit à attribuer à la dentition la plupart des accidents, presque toujours graves et souvent mortels, qui affectent ces pauvres petits. C'est un préjugé de croire qu'ils sont malades parce que leurs dents percent, c'est le travail qui se fait dans leur mâchoire qui occasionne ces désordres, car ils se manifestent avant qu'aucune dent ne soit prête à sortir et sans qu'il y ait aucune inflammation de gencive.

« Mais, continue M. Delabarre, pourquoi chercher dans les profondeurs de la science, la source des convulsions, quand des phénomènes naturels nous apprennent tous les jours que les plus funestes effets peuvent découler des causes les plus simples.

« En effet, les souffrances causées par la sortie des dents sont la conséquence d'une excitation nerveuse produite par une sorte de chatouillement ou de démangeaison qui se développe dans les gencives de certains enfants pendant la période de la première dentition, démangeaison que j'ai désignée sous le nom de *prurit de dentition*. C'est ce chatouillement continu le jour, la nuit, qui excite les cris et amène les convulsions qui causent souvent la mort de ces pauvres enfants. »

Ce n'était point assez d'avoir découvert la cause de ce mal, M. Delabarre y apporte enfin le remède : c'est le *sirop de dentition*, qu'après bien des essais il a composé de miel, de safran et du suc d'un fruit : on plonge son doigt dans ce sirop et on le promène sur les gencives. Ce sirop a la propriété de calmer promptement l'ardeur dont ces organes sont le siège, et de faire disparaître, avec le *prurit de dentition*, tous les accidents secondaires et souvent mortels, qui en proviennent.

La nourriture de l'enfant est la première cause de ce mal : c'est qu'on lui a fait quitter sa nourrice avant la sortie des canines, c'est qu'on lui aura donné une nourriture trop substantielle et partant trop excitante. Il est cependant un signe visible qui indique quand on doit faire manger les enfants, ce sont les dents.

Les membranes au sein desquelles s'opèrent la naissance et le travail des dents n'étant que le prolongement des membranes de l'estomac, l'on peut conclure que les dents procèdent directement de ce viscère. L'estomac joue en cette circonstance le rôle de régulateur, et marque, par la précocité ou la tardivité de la dentition, l'état précis de son développement, et la nature exacte de ses besoins.

Ce livre, renferme de sages conseils sur le choix d'une nourrice, sur le choix du lait quand on élève l'enfant au biberon, sur les maladies causées par la dentition du premier âge, et sur les dangers de ne pas assez vêtir ces pauvres petits. Nous vous le recommandons, mesdemoiselles, si, pour aider dans ses soins maternels une sœur mariée, vous vous occupez de la nourriture de son enfant, vous vous réglerez sur la quantité de ses dents, ce sont elles qui doivent décider de la qualité de la nourriture, l'estomac pouvant toujours digérer les aliments qu'elles auront su mâcher.

M^{me} FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

WIEGEN-LIED.

Schlaf, Herzens-Söhnchen, mein Liebling bist du,
Schliesse die blauen Guckäugelein zu,
Alles ist ruhig und still wie im Grab;
Schlaf nur, ich wehe die Fliegen dir ab

Jetzt noch, mein Söhnchen, ist goldene Zeit,
Später, ach! später ist's nicht mehr wie heut;
Stelleneinst Sorgen um's Bette sich her,
Liebchen, dann schläuft sich's so ruhig nicht
[mehr.

Engel vom Himmel, so lieblich wie du,
Schweben um's Bette, und lächeln dir zu;
Später zwar steigen sie auch noch herab,
Aber sie wischen nur Thränen dir ab.

Schlaf Herzens-Söhnchen, und kommt auch die
Sitz deine Mutter am Bette und wacht. [Nacht,
Sey es so früh auch, und sey es so spät,
Mutterliebe entschlummert ja nie.

CHANT DE BERCEUSE.

Dors, mon fils chéri, tu es mon mignon; clos
tes petits yeux bleus. Tout est silencieux, tran-
quille comme dans la tombe. Dors, j'éloigne
les mouches de toi.

Maintenant, mon fils, tu es dans l'âge d'or.
Plus tard, hélas! ne sera plus comme aujour-
d'hui. Alors les soucis autour de ton chevet
viendront se placer; alors, bien-aimé, tu ne
dormiras plus paisible comme aujourd'hui.

Des anges du ciel, l'eau comme toi, planent
sur ton berceau et te sourient. Plus tard, il est
vrai, ils descendront encore, mais ce ne sera
plus que pour essuyer tes larmes.

Dors, et, même quand la nuit viendra, ta mère
est assise au berceau et veille. Qu'il soit tôt,
qu'il soit tard, l'amour d'une mère ne s'endort
jamais.

A. S.

LES ÉTRENNES DU VIEUX SOLDAT.

« Suzanne, es-tu là?

— Oui, mon père.

— Quel temps fait-il, mon enfant?

— Père, il fait bien laid; il a neigé
toute la nuit, et l'on dirait que le village,
le parc, la forêt, sont enfermés sous une
cloche de plomb, tant le ciel est gris. Oh!
le temps est bien triste aujourd'hui.

— Aujourd'hui!... Vous vous plaignez,
vous autres, de ce que le temps est triste
aujourd'hui; et vous espérez qu'il sera
plus gai demain, cela vous console; mais
moi, je n'ai pas cet espoir, le temps est
toujours triste pour moi; cette cloche de
plomb qui vous pèse aujourd'hui, elle dis-
paraîtra pour vous au premier soleil; pour
moi, elle est permanente; il n'y a plus de
ciel bleu pour moi, il n'y a plus de soleil,
plus de gazon, plus de verdure; il n'y a
que la nuit, toujours la nuit...

— Pauvre père!... Ne désespérez pas,
vous savez bien qu'on a dit que peut-être
un jour vous guéririez.

— Que veux-tu qu'on dise à celui qui
souffre? On lui donne de l'espoir, cela
n'engage à rien, et lui fait prendre pa-
tience; mais je ne crois pas à toutes ces
belles promesses, et ma consolation est
autre part, désormais... Dis-moi, est-ce
que malgré le mauvais temps, nous n'irons
pas faire notre pèlerinage accoutumé?

— Si, mon père; vous savez bien que
nous n'y manquons jamais, nous en se-
rons quittes pour marcher dans la neige.

— Couvre bien tes petits pieds, ma Su-
zanne; tu n'es pas habituée à la neige,
toi; moi, c'est différent; j'ai fait cinq cents
lieues les jambes à peu près nues sur ce
tapis-là... bien heureux quand nous n'en
avions que jusqu'aux genoux.

— Me voilà prête, mon père.

— Eh bien ! donne-moi mon bâton et ton bras ; tu trouves peut-être exigeant, ma pauvre fille, que je t'oblige ainsi chaque jour à me conduire dans cette cour des Adieux où j'ai vu mon empereur pour la dernière fois... Que veux-tu ? l'empereur a été mon bienfaiteur, mon père ; sans sa générosité je n'aurais que ma croix pour vivre ; mais il y a joint une pension qui fait de moi un homme à son aise, et qui me permet, tout en vivant bien, de te donner tous les ans pour tes étrennes les deux cent cinquante francs de ma décoration. Ah çà ! voyons, en traversant le parc, conte-moi un peu ce que tu t'achèteras cette année avec tes étrennes. »

C'était en quittant ce joli village d'Avon si gracieusement couché entre les hautes futaies de la forêt de Fontainebleau, et en longeant les belles et régulières allées de ce parc vraiment royal, que Pierre Simon et Suzanne, sa fille, devisaient ainsi. Pierre Simon, vieux soldat de l'empire, exténué de fatigues, avait eu le malheur de perdre la vue ; depuis ce moment sa fille s'était dévouée entièrement à son bien-être et à son bonheur ; son ingénieuse tendresse avait caché avec soin à ce pauvre père les malheurs qui étaient venus le frapper. Cette pension, qui faisait sa sécurité, n'était plus payée depuis la chute de l'empereur ; mais Suzanne, très-habile dans tous ces petits travaux de femme si recherchés par les élégantes, travaillait jour et nuit sans en rien dire à son père ; tandis qu'elle le gâtait, comme il le disait lui-même, qu'elle lui donnait de bons déjeuners, de bons diners, qu'elle lui servait du vin généreux et sa petite goutte militaire, elle, mangeait du pain et buvait de l'eau ; rien ne manquait à son père, elle, ne vivait que de privations ; elle économisait, car elle avait un espoir de plus. L'ancien chirurgien-major du régiment de son père lui avait dit que, peut-être, une opération pourrait rendre la vue au vieux sol-

dat ; mais cette opération devait être faite par un chirurgien fameux, et les chirurgiens fameux se font payer très-cher. Par malheur le gouvernement d'alors, fort embarrassé dans ses finances, venait d'ordonner une retenue sur les traitements de la Légion d'honneur ; tout cela augmentait les embarras de Suzanne, qui faisait tous ses efforts pour que son père ne s'aperçût pas de sa gêne.

« Voyons, lui dit le pauvre aveugle en longeant ce beau canal qui va d'Avon au parterre, que feras-tu cette année de tes étrennes ? Tu devrais t'acheter une belle robe de soie.

— Oui, père.

— Ah ! c'est que je veux que tu sois la plus élégante comme tu es la meilleure de toutes les jeunes filles du pays.

— Vous êtes trop bon, mon père, mais à vous, il vous faut un manteau.

— Ne t'occupe donc pas de moi ; j'ai tout ce qu'il me faut, plus qu'il ne me faut ; d'ailleurs cet argent-là est à toi, et je ne veux pas que tu y touches pour moi.

— Soyez donc tranquille, père, je n'ai pas besoin de toucher à vos étrennes ; mais puisque vous me donnez les miennes, il faut bien que je vous donne les vôtres, et tandis que vous serez dans la cour des Adieux à réveiller vos souvenirs, j'irai chercher ce manteau ; on me l'a promis pour aujourd'hui.

— Quand je te dis que tu me gâtes, que tu me dorlottes ; ai-je tort, voyons ? Nous allons sans doute trouver Bertrand dans la cour, car c'est un fidèle aussi, lui ; il n'a pas oublié non plus notre bienfaiteur, ce grand homme qu'ont abandonné tous ceux qu'il a comblés d'honneurs et de bienfaits... »

Suzanne n'aimait pas beaucoup à laisser son père entreprendre la conversation sur ce chapitre, car elle savait que cela l'attristait et qu'il n'en finissait pas. Aussi, elle se hâta de lui dire :

« Père, voici précisément M. Bertrand qui arrive par la grille ; je vais vous laisser ensemble.

— Oui, nous nous entendons bien tous les deux ; cependant ne sois pas trop longtemps, ma bonne Suzanne ; tu sais que je ne suis vraiment bien qu'auprès de toi.

— Je ne ferai qu'aller et revenir. Puis s'approchant de Bertrand, elle lui dit tout bas : Surtout, monsieur Bertrand, pas un mot de ce que vous savez !

— Soyez tranquille, mademoiselle Suzanne, et puisque je ne puis vous être utile que par mon silence, vous pouvez compter sur moi. »

La jeune fille s'éloigna. Le manteau n'était qu'un prétexte vrai, mais le but principal de Suzanne était de reporter de l'ouvrage et d'en aller chercher, car plus que jamais il devenait nécessaire pour elle de travailler ; il lui fallait regagner à force de zèle ce qu'elle perdait d'un autre côté.

Une bonne action, quelque soin qu'on mette à la cacher, est comme la fleur des champs, elle porte avec elle un parfum qui la trahit. Les bons cœurs soupçonnaient la pieuse fraude de Suzanne, mais ils respectaient son secret ; les mauvais cœurs, les envieux... et il y en a partout ! l'accusaient de coquetterie et se moquaient d'elle, car pour tromper la bonté de son père, pour lui faire croire qu'elle employait comme il le voulait l'argent qu'il était censé lui donner, elle avait acheté, de hasard, une vieille robe de soie qu'elle avait rafistolée, rarrangée proprement, mais qui n'était ni fraîche ni belle ; aussi les jeunes coquettes du pays, et il n'en manque pas à Fontainebleau et dans les environs, se moquaient-elles de la pauvre Suzanne. « Voyez donc, disaient-elles, cette madame, il lui faut des robes de soie comme à une duchesse, ça n'a pas le sou, et ça veut avoir des toilettes. » Elles ne comprenaient pas tout ce qu'il y avait de dévouement dans ce sacrifice, le plus cruel peut-être pour une jeune fille, celui de son amour-propre, de sa

coquetterie naturelle ; mais si ces quolibets, ces amères et moqueuses réflexions, tout en froissant le cœur de Suzanne, ne changeaient rien à sa ferme volonté, il y avait un autre individu qu'ils blessaient bien davantage. Cet individu c'était Joseph Bertrand, le fils du vieil ami de Simon. Joseph était un brave, un loyal garçon, qui avait apprécié le dévouement de Suzanne, et il en voulait à tous ceux qui ne le comprenaient pas.

Joseph était employé chez le jardinier en chef du château, et venait en secret cultiver le petit jardin du père Simon, qu'il garnissait, chaque saison, de fleurs, de fruits ou de légumes ; il aurait voulu dire à tout le monde ce que faisait Suzanne, combien elle était bonne, dévouée, attentive pour son père, mais il ne l'osait pas, car il craignait qu'on ne détrompât le vieillard et qu'on ne causât du chagrin à la pauvre fille que l'erreur de son père rendait si heureuse.

Suzanne revenait donc de sa petite tournée, on avait été content de son travail, on lui en avait donné d'autre, c'était tout ce qu'elle pouvait désirer. Elle avait pris en passant le manteau de son père, et le rapportait au vieillard, qui l'attendait dans la cour des Adieux, lorsqu'au coin de la rue des Sablons et de la rue de France, des jeunes gens qui sortaient d'un café, la voyant courir leste et joyeuse, se permirent quelques propos déplacés, auxquels Suzanne ne fit même pas attention. Contrariés de voir que leurs mauvaises plaisanteries restaient sans effet, ces grossiers personnages allaient se mettre à la poursuite de la jeune fille, lorsque Joseph, que le hasard amenait là, se plaçant entre elle et ceux qui l'offensaient, leur intima l'ordre de s'arrêter.

« Tout beau ! mes bassicots ! leur dit-il, d'un ton résolu, si vous voulez courir la biche, allez à Franchard, dans les hautes plaines ou bien dans la gorge des Nèfliers, si cela vous plaît ; mais ne venez pas faire

vos randonnées par ici, car j'y mettrai bon ordre, je vous en avertis.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, beau jardinier ? dirent les jeunes gens en s'avançant sur lui.

— Il y a que je vous engage à rompre les chiens, et plus vite que ça, car je vous promets que le premier qui dépassera ça, dit-il en montrant sa casquette qu'il jette devant lui, pourra bien recevoir un coup d'andouille qui le forcera à garder le chenil pendant longtemps. »

Cet avertissement, prononcé d'une voix ferme, d'un ton résolu et accompagné de gestes expressifs, produisit son effet et calma un peu le courage des poursuivants de Suzanne, qui gagnèrent le large en grommelant.

Suzanne, tout émue de ce qui venait de se passer, avait rejoint son père et Bertrand, nos deux braves parlaient de leurs vieilles batailles, de ce qu'ils appelaient leurs beaux jours.

« Me voici, père, dit-elle en accourant, j'ai été un peu longtemps, mais c'est que... c'est qu'on m'a fait attendre ; et puis j'ai vu M. Joseph, qui, je crois, avait une dispute... »

— Mon fils ! s'écria Bertrand ; où cela ? de quel côté ?

— Oh ! il paraît que ce n'est rien, car le voilà qui paraît tranquillement.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore, mauvaise tête ! dit Bertrand, allant au-devant de lui, tu ne seras donc jamais raisonnable ?

— Ce n'est rien, cher père, je plaisais avec quelques amis, voilà tout ; mademoiselle Suzanne aura eu peur, mais ça n'en valait pas la peine.

— Ah ! c'est que je le connais, vois-tu, Simon, ce gaillard-là n'entend pas raillerie... il est toujours en garde.

— Comme son père autrefois, reprit Simon, mais ce n'est pas une raison pour...

— A propos, monsieur Simon, reprit

Joseph en l'interrompant, vous ne faites seulement pas attention au beau manteau que mademoiselle Suzanne vous apporte.

— Ah ! c'est vrai, elle a parlé d'un manteau.

— Le voilà, mon père, mettez-le, vous verrez qu'il vous tiendra bien chaud.

— Je tâte ce drap... Sais-tu bien qu'il est superbe ! Voilà encore une folie que tu fais, Suzanne, je n'aime pas cela, je me fâcherai.

— Est-ce qu'il ne faut pas que vous soyez bien couvert par le froid qu'il fait ?

— Mais je veux que tu penses à toi d'abord...

— A moi ? Est-ce que je manque de rien ? est-ce que vous ne me permettez pas d'acheter tout ce qu'il me faut ?

— Saperlotte ! dit Bertrand, tu as l'air d'un général de division en retraite avec ce manteau-là.

— Quand je te dis, Bertrand, qu'elle me gêne, cette méchante fille ; je devrais la gronder, mais j'aime mieux l'embrasser. Tiens, Bertrand, me voilà tout content, tu devrais venir dîner avec nous ; j'ai senti avant de sortir une petite odeur de ragoût qui m'annonce encore une surprise de la part de cette petite sournoise. Viens, nous boirons un coup à la santé de notre empereur.

— Ça va ! répondit Bertrand, mais à condition que Joseph ira à la maison, chercher une vieille bouteille que je réservais pour une bonne occasion.

— C'est dit. En route !... »

Et ils prirent tous quatre le chemin d'Avon. Tout en suivant ainsi les belles allées du parc, les deux soldats avaient repris leur conversation ; mais le dialogue était plus animé entre les deux jeunes gens. « Voyez-vous, mademoiselle Suzanne, ça ne peut pas durer comme ça, il faut que ça finisse.

— Et qu'est-ce qu'il faut qui finisse, monsieur Joseph ? disait tranquillement la jeune fille.

— Ce mystère qui vous entoure ; il faut

qu'on sache ce que vous faites pour votre père, ce que vous valez, ce qu'il y a de bon en vous.

— Vous savez bien que c'est impossible, monsieur Joseph.

— Impossible ! et pourquoi ?

— Parce qu'il faut que mon père ne se doute de rien, que si tout le monde savait que je le trompe, on viendrait bientôt le lui dire, et que je ne pourrais plus arriver au but que je me propose.

— Alors il faut que je souffre, que j'entende sans mot dire les sots propos de toutes les caillettes et de tous les étourneaux du pays.

— Je les souffre bien, et je les entends bien, moi !

— Ah ! dame, mademoiselle, c'est que tout le monde n'est pas pétri comme vous de patience et de bonté, et il y a des gens qui ont plus vite donné une claque aux bavards...

— Il faut que ces gens-là se calment et ne s'occupent pas trop de ce qui ne les regarde qu'indirectement ; ce n'est pas obliger les gens que faire ce qui les contrarie.

— C'est bien, c'est bien, mademoiselle, on se taira, on vous laissera molester, turlupiner, puisque ça vous amuse, et on ne dira rien ; mais ça finira, je ne vous dis que ça. »

Le dîner se passa gaiement, grâce à la bonne volonté des deux invités qui, se prêtant à la pieuse ruse de Suzanne, s'extasiaient sur l'excellent dîner qu'ils étaient censés faire, et qui entretenaient la conversation sur un ton amical et familial.

Suzanne continua à remplir avec un zèle infatigable le doux mais difficile devoir que sa piété filiale lui avait inspiré. Le jour elle promenait son père ou lui tenait compagnie en travaillant, et elle vieillait fort avant dans la nuit, afin d'amasser la somme qu'elle savait être nécessaire pour obtenir la guérison de son père, objet de tous ses vœux.

Une des grandes dames qui, depuis le changement de gouvernement, étaient venues habiter le magnifique palais de Fontainebleau, si plein de souvenirs de Henri II, de François I^{er} et de Napoléon, voulut savoir quelle était cette jeune fille qui accompagnait un aveugle qu'elle guidait avec tant de soin et de tendresse. Elle avait vu quelquefois Joseph leur parler, et comme il venait travailler à son jardin elle l'interrogea. C'était pour lui une trop belle occasion de faire enfin connaître tout le mérite de Suzanne ; aussi, une fois mis sur la voie, ne tarit-il pas ; il raconta dans les plus minutieux détails le dévouement et le zèle de Suzanne, enfin il intéressa au plus haut point le cœur de cette dame.

« Eh quoi ! s'écria-t-elle, est-ce bien vrai ? Comment ! cette jeune fille pousse à ce point l'amour filial ?

— Ah ! madame, répondit Joseph, je ne vous dis pas encore tout ; mais, voyez-vous, c'est que je n'ose pas, car si mademoiselle Suzanne venait à savoir que je vous ai parlé de cela, elle ne me le pardonnerait jamais. Quand je pense à tout ce qu'il faut qu'elle fasse, à présent qu'on ne paye plus la pension que l'empereur avait faite à son père et que, pour comble de malheur, on vient de diminuer de moitié son traitement de la Légion d'honneur, ça me fait du chagrin pour elle. Ah ! si madame pouvait lui procurer de l'ouvrage, elle ferait une bien bonne action.

— Je ferai mieux, dit la dame, je la recommanderai à une princesse qui a connu le malheur et qui, mieux qu'une autre, sait apprécier l'amour filial. J'espère ainsi pouvoir être utile à cette bonne et vertueuse jeune fille. »

Quelques jours après cet entretien, Suzanne était près de sa fenêtre occupée à travailler avec ce zèle que donne l'espoir d'accomplir une bonne action ; son père après sa promenade accoutumée, s'était endormi dans son fauteuil, elle avait cessé de chanter, et l'on aurait pu croire qu'elle

sommeillait aussi, si l'activité de ses doigts n'avait prouvé son ardeur à l'ouvrage : on frappa légèrement à la porte, et un monsieur vêtu de noir se présenta : « Est-ce à mademoiselle Suzanne Simon que j'ai l'honneur de parler ? »

— A elle-même, monsieur, répondit la jeune fille en rougissant.

— Mademoiselle, des personnes qui s'intéressent vivement à vous m'ont dit que monsieur votre père était atteint de cécité.

— Hélas ! oui, monsieur, depuis longtemps.

— Et a-t-on quelquefois essayé de le guérir ?

— Jamais, monsieur ; une opération si difficile demande une main exercée, et l'état de notre fortune...

— Ne sera plus un obstacle... Si la guérison est possible, votre généreux dévouement aura sa récompense.

— Mais, monsieur, qui donc daigne prendre pitié de nous ?

— Vous le saurez plus tard... c'est une personne en la bonté de laquelle vous pouvez avoir toute espérance. »

Le docteur revint souvent, il inspira de la confiance à Simon, et le détermina à se laisser opérer. Suzanne priait Dieu chaque jour pour la réussite de l'opération ; elle fut pratiquée dans la dernière quinzaine de décembre, et après avoir posé un appareil qui couvrait entièrement les yeux du vieux soldat, le docteur sortit recommandant bien qu'on ne dérangeât rien avant son retour.

Vous peindre l'anxiété à laquelle tout le monde était en proie chez Simon pendant ces jours d'épreuves, serait impossible.

« Est-ce que tu espères, toi, Suzanne, que je guérirai ? disait Simon.

— Je fais mieux que l'espérer, mon père, je le crois ; je ne sais quoi me le dit tout bas au cœur.

— Ah ! oui, on croit facilement ce qu'on désire, et je sais combien tu souffres du

malheur qui m'a frappé. Et moi aussi, je me surprends à espérer, je fais des projets, des rêves... je serais si heureux de te revoir, toi que je n'ai connue qu'enfant ; maintenant que tu es grande, je me fais ton portrait dans mon imagination... je voudrais bien voir s'il est ressemblant.

— Je suis sûre que vous le flattez ce portrait ; mais il faut attendre ; le docteur m'a bien répété que la moindre imprudence pourrait tout compromettre...

— Je suis sage comme une jeune fille, et obéissant comme un soldat ; j'attends ; te dire que ce n'est pas avec impatience, je mentirais ; mais, enfin, j'attends. Et quand doit-il revenir, ce docteur ?

— Au plus tard, le 1^{er} de l'an, il viendra lever l'appareil et s'assurer du succès de l'opération.

— Ah ! ce seraient de belles étrennes pour moi.

— Et pour moi donc, père !

— Mais qui donc nous a envoyé ce docteur ?

— Il ne le dira que lorsqu'il aura réussi, il faut respecter son secret ; mais le bien nous vient toujours de Dieu, c'est lui qu'il faut d'abord remercier.

— Tu as raison... nous verrons plus tard. »

Le terme fixé était arrivé ; le 1^{er} janvier, Bertrand, Joseph, quelques voisins et voisins étaient réunis chez Simon, attirés les uns par l'amitié qu'ils portaient au vieux soldat, les autres peut-être un peu par la curiosité. Il faisait un de ces beaux jours d'hiver, où le soleil déjà moins triste fait espérer le printemps. Suzanne était plus agitée que de coutume, elle se mêlait peu à la conversation, toute son attention était occupée à écouter si elle n'entendait pas au dehors le bruit d'une voiture, elle calculait les instants avec inquiétude. Enfin, elle devina plutôt qu'elle n'entendit ce bruit tant désiré, s'élança vers la porte, et introduisit le docteur. Après avoir fait fermer les rideaux, afin qu'une clarté trop

vive ne vint pas frapper les yeux encore affaiblis du malade, le docteur s'approcha de Simon.

Il y eut là un moment solennel !... un silence profond régnait dans la chambre, on n'entendait que la respiration précipitée de Suzanne, qui, à genoux près du fauteuil de son père, priaient mentalement avec ferveur, et suivait à travers ses larmes les moindres gestes du docteur.

Lorsqu'enfin le dernier bandeau fut enlevé, le vieux soldat jeta autour de lui un regard étonné. « Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, j'y vois !... oui, voilà le jour ; il y a du monde près de moi !... Par grâce, parlez ! pour me prouver que ce n'est pas une illusion.... Vous qui tenez encore ces appareils à la main, vous êtes le docteur qui m'a rendu la vue !... Toi, qui es là, à genoux, toi qui pleures, tu es Suzanne, ma fille ! Oh ! je savais bien que tu devais être belle... tu étais si bonne !... Mon enfant, viens sur mon cœur, viens que je t'embrasse ; je te retrouve comme je t'avais rêvée ; ton âme, ton cœur sont sur tes traits. Oh ! mon Dieu ! que je vous remercie !... Et puis, voilà tous mes amis, le vieux Bertrand, mon ancien camarade. Est-ce que ce serait Joseph qui est près de lui, le petit Joseph ? Mais parlez donc, que je vous reconnaisse !... »

— Oui, père Simon, c'est nous tous : votre fille, Bertrand, Joseph, la mère Michelin, le vieux Bournichon et un tas d'amis qui sont venus pour vous embrasser, dit Joseph ; et puis d'abord, et avant tout, le fameux docteur qui vous a rendu la vue...

— Ah ! pardon, monsieur, si j'ai d'abord pensé à ma fille ; vous excuserez le cœur d'un père... mais, par grâce, monsieur, faites-moi voir le ciel.

Le docteur le conduisit près d'une fenêtre qu'il entra'ouvrit.

— Ce n'est point un rêve, s'écria Simon... oui, voilà le ciel bleu !... voilà le soleil, dont les rayons se jouent à travers

ces arbres... oh ! qu'ils sont beaux, bien qu'ils n'aient pas encore de feuilles !... Suzanne, ma fille, viens donc près de moi ; tiens, n'est-ce pas un oiseau que je vois là-bas sur une branche ? Je ne faisais plus que les entendre... je vais donc les revoir ! »

Ce fut une fête dans tout le village d'Avon, quand on sut la guérison de Simon ; car on l'aimait, on l'estimait, et cette cure qui paraissait miraculeuse, fut l'événement important pour tout le pays.

Le lendemain dès le matin, Joseph vint de la part de son père, et un peu de la sienne, savoir comment se trouvait le père Simon, que les émotions de la journée avaient dû fatiguer. Il dormait encore, Suzanne seule veillait près de lui, guettant son réveil. Elle pleurait, la pauvre fille. « Comment ! lui dit Joseph en voyant ses larmes, vous pleurez encore, mademoiselle ? vous pleurez quand ce que vous désiriez le plus au monde a si bien réussi ! quand votre père a recouvré la vue ! Est-ce que vous n'êtes plus contente ? »

— Oh ! si, monsieur Joseph, je suis bien heureuse, mais...

— Mais, quoi ?

— Mais j'ai maintenant autre chose qui me tourmente.

— Autre chose ? comment, vous travailliez nuit et jour, vous vous priviez de tout afin de pouvoir faire guérir votre père, et maintenant qu'il y voit comme vous et moi, vous pleurez encore ?...

— Oui, j'étais bien heureuse hier, mais cette nuit j'ai réfléchi, et je suis plus inquiète que jamais.

— Inquiète ! et pourquoi ?

— Quand mon père n'y voyait pas, je pouvais le tromper, lui faire croire qu'il avait encore cette aisance qui le rendait heureux. Je pouvais, grâce à d'innocentes ruses, lui persuader que nous pouvions, lui et moi, nous donner de petites douceurs ; il croyait que j'étais bien

mise, il était persuadé que je partageais ses repas, enfin il se croyait aussi ortuné qu'autrefois; mais maintenant qu'il y voit, comment le tromper? il verra que ma robe de soie est vieille et raccommodée; verra que je mange du pain sec, et il ne voudra pas; il rêvait le bonheur, il va voir la réalité... en sera-t-il plus heureux?

— Tiens, tiens, tiens, je n'avais pas pensé à cela, moi. C'est que c'est vrai; il va voir que vous vous privez de tout pour lui, que vous vous tuez pour son bien-être, et c'est qu'il est fier, le père Simon.

— Il va savoir malgré moi, dit Suzanne en pleurant, qu'il n'a plus la pension que l'empereur lui avait accordée; que la pension de sa croix est diminuée; que nous ne sommes plus riches enfin.

— C'est ça, de sorte que son bonheur va faire son malheur, et qu'à force d'être heureux, il deviendra malheureux. C'est ça qui est guignonant!

— Je n'aurai même plus la ressource de mon travail, je pouvais causer avec lui et m'occuper... maintenant il me verra.

— Oui, et puis il se fâchera, il se mettra en colère, et lui qui était si bon, si gai, il grondera et il aura du chagrin, et meilleure vous serez, et plus malheureuse vous serez... est-ce guignonant, est-ce guignonant!

Les pauvres enfants étaient en proie à cette nouvelle inquiétude, lorsqu'un valet de pied de la cour apporta une lettre adressée à *Mademoiselle Suzanne Simon*. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

» Instruite de votre dévouement filial, Son Altesse Royale madame la dauphine a obtenu pour vous une pension de 600 fr.

sur la cassette du roi, et de plus, la place de gardien en chef pour monsieur votre père, avec un logement dans la cour du Cheval-Blanc; vous pourrez toucher immédiatement six mois de votre pension, inscrite à partir du 1^{er} juillet dernier. »

« Oh! mon Dieu! s'écria Suzanne en tombant à genoux, que je vous remercie! Vous mettez le comble à vos bienfaits. Bénis soient ceux auxquels vous avez inspiré de si généreux sentiments!

— Quand je vous le disais, mademoiselle Suzanne, que le bon Dieu n'abandonne jamais ceux qui font le bien. »

La nouvelle de la nomination du père Simon se répandit bientôt, et tous ses amis vinrent le complimenter. « Ce n'est pas moi, disait-il, qu'il faut complimenter, c'est mon ange gardien, ma bonne Suzanne, dont je connais maintenant le dévouement, et qui en est récompensée comme elle le mérite. »

A dater de ce jour, personne n'osa plus se permettre de plaisanteries sur le compte de Suzanne, elle fut partout aimée et respectée comme elle le méritait. On nous a dit que quelque temps après, un lien plus doux vint unir Simon et Bertrand, et qu'en un jour de fête, après avoir bu à la santé de l'empereur et à la santé de Suzanne, les deux vieux soldats burent aussi, et de grand cœur, à celle de leurs nouveaux bienfaiteurs.

Cette touchante histoire fut pendant longtemps le sujet de toutes les conversations des habitants de Fontainebleau, et les pères et les mères montraient à leurs enfants, Suzanne, la belle jardinière du château, comme un modèle de vertu, de bonté et de piété filiale.

A. JADIN.

VARIÉTÉS ALGÉRIENNES.

UNE SOIRÉE D'ISSAOUA, A ALGER.

Vous voulez, madame, que j'initie vos jeunes et aimables lectrices aux secrets de la vie orientale ; vous voulez que je dessine les costumes, que j'esquisse les mœurs, que je raconte les usages de ce pays, que votre poétique imagination se représente comme un autre Eldorado. Malheureusement, vous voyez l'Algérie à travers le nuage doré des *Mille et une Nuits*, ciel toujours splendide, terre toujours fleurie, corbeille toujours odorante ! Vous voyez les almées et les odalisques par les yeux des peintres et des poètes, ces éternels menteurs ; vous croyez que tous les hommes sont beaux comme Orosmane, braves comme Saladin, riches comme Haroun-al-Raschid. Hélas ! si vous tenez à vos illusions, ne lisez pas ce conte algérien, dont le seul mérite est d'être vrai comme une histoire !

Il y avait une fois, — je ne sais trop à quelle époque, ni dans quel pays, — un saint homme, un vieillard, un marabout aimé de Dieu et vénéré à cent lieues à la ronde ; il s'appelait Mohamed-ben-Aïssa ! Perdu un jour dans le désert, et ayant épuisé ses provisions de bouche, il se jeta dévotement à genoux, et pria Allah de lui envoyer un peu de nourriture. Dieu avait envoyé autrefois un pain par un corbeau au prophète Élie ; Allah n'envoya rien à Ben-Aïssa ; mais il lui souffla à l'oreille qu'il pouvait manger avec confiance tous les objets qui tomberaient sous sa main ! Ben-Aïssa, désireux de faire l'expérience, prit une pierre et la dévora. Il mangea ensuite des lézards, des crapauds, des serpents ; il aurait avalé sans le moindre danger de l'arsenic ou de l'acide prussique ! C'est ainsi qu'Allah récompense ceux qui croient

en lui, me disait un thaleb (1) d'Alger en me racontant cette légende.

Telle est l'origine de la secte des Béné-Issaoua.

Je fus arrêté un soir par un attroupe-ment d'indigènes qui stationnaient devant une maison de la rue Barberousse, et qui paraissaient prêter une oreille attentive et charmée aux sons aigus et discordants d'une musique arabe, et aux *vous-vous* perçants que poussaient des femmes sur les terrasses voisines.

— *A ? he nou adac* (qu'est-ce que c'est que ça) ? demandai-je à un de ces braves gens en résumant dans cette courte interrogation toute ma science arabe.

— C'est une hadrah (2) d'Issaoua, me répondit-il en très-bon français. Veux-tu entrer ?

L'invitation était trop polie et faite avec trop de grâce pour être refusée : j'entrai !

Au milieu de la cour, des musiciens arabes assis en cercle jouaient du *tam-tam*, du *rebebb*, du *gaspah*, du *tarr* et de l'*aïoude*, aimables instruments qui écorcheraient les oreilles les moins civilisées. Tout en jouant, ils chantaient sur un mode lent et monotone une longue litanie, où revenaient sans cesse les noms de *Mohamed*, d'*Allah* et de *Ben-Aïssa* ! Autour d'eux, dans diverses attitudes, se tenait la foule des spectateurs, les uns debout adossés contre les colonnes, les autres accroupis sur des tapis. Une vieille lampe posée à terre éclairait d'une lueur blafarde ces groupes bizarres.

(1) Un thaleb, un savant,

(2) Une hadra, une soirée, une représentation.

Le maître de la maison m'apporta un coussin et un plat de couscous; mais je fus bientôt distrait de mes occupations gastronomiques par l'étrange scène qui se passait sous mes yeux.

Un des assistants s'avança au milieu du cercle des musiciens. « Voilà l'inspiré, me dit mon cicerone, regarde!... »

Aussitôt les *yous-yous* redoublèrent sur la terrasse, et les musiciens jouèrent un air très-vif dont ils ralentissaient tour à tour ou accéléraient la mesure. L'inspiré se mit à danser en remuant les bras et en faisant sauter sa tête d'une épaule à l'autre. Ce mouvement, devenu tout à coup plus rapide, faisait gonfler d'une manière effrayante les veines de son col. La sueur tombait à flots de tous ses membres. Après un quart d'heure de rotation, il poussa un cri et répéta trois fois le nom de Mohamed.

« Regarde! regarde! me dit mon guide, voici le moment! »

L'inspiré dansait toujours!

On lui apporta une pelle de fer rougie, il y posa plusieurs fois sa langue... L'assistance applaudit avec frénésie!

On lui apporta, sur un plat, des charbons ardents; il les mit dans sa bouche!

On étendit à ses pieds un brasier; il dansa sur le feu!

Enfin, il prit un scorpion et le mangea! La musique s'arrêta tout à coup... L'inspiré tomba à terre, raide et inerte comme un cadavre. Un râle sourd et étouffé sortait de sa poitrine; je le crus mort. Trois minutes après il dansait encore!

Pendant que le premier inspiré se livrait à ces aimables exercices, d'autres à leur tour tâchaient de s'inspirer, levaient

les yeux au ciel, remuaient les bras et invoquaient Ben-Aïssa et Mohamed. Enfin l'inspiration arrive; ils s'élancent dans le cercle et se mettent en danse comme s'ils étaient mus par un ressort invisible. Les uns brisent des feuilles de verre sous leurs dents, les autres avalent des bougies allumées. Celui-ci frappe violemment les veines de son bras, en fait jaillir le sang et le boit. Celui-là se jette sur une chèvre qu'on vient d'égorger et en dévore les lambeaux. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des brutes.

Je sortis.

Un Arabe, assis sur le seuil de la porte, disait à un de ses camarades : « On nous a volé notre argent. La dernière fois, il s'était donné un coup de poignard en pleine poitrine.

— Il en est mort? leur demandai-je.

— Bah! le lendemain, il était guéri! Est-ce que les Issaoua meurent? Un d'eux se précipiterait du haut du Tagarem qu'au fond de la mer il trouverait notre seigneur Ben-Aïssa qui le recueillerait dans les plis de son burnous!... »

Sur ce, les deux amis me saluèrent et descendirent lentement la rue de la Casbah, disant à tout le monde qu'on leur avait volé leur coup de poignard, avec autant de sang-froid que deux bourgeois de la rue Saint-Denis qui disent en sortant de l'Opéra, que Dupré leur a volé leur ut de poitrine.

Le ricanement de ces deux bêtes fauves me poursuivit toute la nuit; j'en eus un cauchemar atroce et je rêvai pendant un mois de pelles rougies, de charbons ardents, de scorpions et de coups de poignard!...

Feu DESIRÉ LÉGLISE.

Monsieur Désiré Léglise, qui vous a donné une *Visite à la Trappe de Staouëlli* et l'*Histoire de Mademoiselle de Bourk*, ce jeune poète si plein de cœur et d'intelligence, dont les beaux vers ont dignement chanté l'arrivée, à Alger, de S. A. R. madame la duchesse d'Aumale, est mort en regrettant que sa position de fortune l'empêchât de revenir en France pour y recouvrer la santé... Donnez-lui une prière, un regret...

J. J. F. de P.

PARISIEN ET PROVINCIALE.

« Ah ! mon frère, mon bon Émile, tes études sont donc finies ! ton cours de droit est terminé, tu vas te fixer ici ! Sans parler du plaisir de vivre près de ta mère et de ta sœur, tu te trouveras bien, dans ton pays natal, j'en suis certaine, car tout s'y est embelli, tout s'y est perfectionné pendant ton absence. Dans la ville voisine, où nous passons l'hiver, dans notre château même, tu n'auras pas à regretter Paris : tu le retrouveras partout.

— Hélas ! oui, ma chère Félicie, répondit Émile en prenant le ton d'un homme désolé, je ne m'en aperçois que trop. Chez nous maintenant tout se fait comme à Paris ; je puis encore me croire à Paris, je vois toujours, toujours Paris !

— Comment donc ! cela te contrarie ?

— Non-seulement cela me contrarie, mais cela m'afflige. Éloigné fort jeune de ce pays, tous les souvenirs des plaisirs de mon enfance se rattachaient à des amusements que je ne pouvais goûter qu'ici ; durant mes études, mon espérance, mon rêve était d'éprouver une seconde fois les douces impressions des premiers jours de ma vie en retrouvant les usages, les spectacles qui me les avaient procurées. La réalisation de ce rêve était sans cesse retardée, puisque tous les ans, à l'époque des vacances, vous faisiez un voyage à Paris, et qu'il n'était pas nécessaire que je le quittasse pour vous revoir. Je pars enfin avec vous, j'arrive dans ce séjour que je brûlais de revoir... Ah ! quel triste mécompte ! ce n'est plus mon village, ce n'est plus mon nid, tout est changé, tout est différent. Les jours s'écoulent sans ramener les fêtes, les jeux qui ont fait autrefois mes délices ; on les a abolis comme surannés !... Les anciens usages, qui rappelaient de poétiques traditions, sont tombés dans l'oubli ! Je n'ai vu ici qu'une seule personne s'y conformer ; toutes les autres ne songent qu'à imiter

Paris, à agir comme à Paris, à parler comme à Paris...

— Et que peut-on faire de mieux ? Paris n'est-il pas le type de l'élégance et du bon goût ?

— Oh ! il y a une chose qui vaut toujours mieux que d'imiter : c'est d'être soi. L'esprit d'imitation produit peu de bonnes choses. Chaque pays, comme chaque personne, a des avantages qui lui sont propres ; et le genre de perfectionnement qu'on doit se proposer, c'est de cultiver avec soin ces avantages, de les étendre autant qu'il est possible. Si Paris avait été bâti sur un autre sol, dans une autre position, sous un autre climat, ses habitants auraient une manière de vivre, de s'habiller, de s'amuser, toute différente de celle qu'ils ont choisie. La prétention de les imiter ne convient pas à des gens qui vivent deux cents lieues plus loin, dans une ville beaucoup moins grande, ou dans des châteaux disséminés au milieu de la campagne.

— Tu veux donc que nous restions stationnaires, sans prendre aucune part au progrès général ?

— Perfectionnez-vous dans votre genre, appliquez-vous les maximes du bon goût, sans copier servilement les coutumes qu'elles ont fait naître loin de vous ; et conservez les usages locaux qui donnent à un pays un aspect particulier. Chez tous les peuples j'aime et je regrette ce qui est national. Ce qui est national dans les sociétés équivaut à ce qui est sauvage dans les sites. Il y a là une grâce primitive, une force, une ingénuité que rien ne remplace. On peut rendre le séjour de la plus petite ville agréable et riant, même aux étrangers, quand ils y trouvent ce qu'ils ne sauraient trouver ailleurs. Ils y viennent au moins pour voir une chose unique. Mais quitteront-ils Londres ou Madrid pour venir voir ici Paris en miniature ? D'ailleurs, il ne

s'agit pas seulement d'attirer les étrangers dans l'intérêt de l'industrie et du commerce; il s'agit, pour le bonheur des familles, d'empêcher un grand nombre d'habitants d'aller se fixer ailleurs. J'ai déjà entendu ici toutes les mères se plaindre de l'empressement avec lequel leurs fils quittent le lieu de leur naissance pour s'élancer vers Paris, où trop souvent leurs mœurs se corrompent. Il est naturel cependant qu'ils préfèrent le modèle aux copies. Mais ils souffriraient loin de leur pays s'ils sentaient l'impossibilité de trouver nulle part ce qu'ils y ont laissé. Un charme invincible les rappellerait aux lieux qu'ils n'auraient pas dû quitter; le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs resterait profondément gravé dans leurs cœurs. Les impressions faites durant la jeunesse demeurent et se renforçant dans un âge avancé, au milieu de la pompe des grandes villes et de leur triste magnificence, une voix secrète leur crierait sans cesse au fond de l'âme : « Ah ! où sont les jeux et les fêtes de tes premières années ? »

Remarque-le bien, ma sœur, les peuples qui ont porté le plus loin l'amour de la patrie sont ceux dont la patrie avait un caractère bien distinct, bien tranché, soit par ses lois, soit par son site : tels sont les Suisses et les Juifs. Quant à moi, tout ce que je puis te dire, c'est que j'ai un tel besoin de me sentir dans l'atmosphère natale qu'il me vient parfois l'envie d'aller m'établir chez un paysan et de lui demander la permission d'y vivre à sa manière.

— Ah ! te voilà comme un original dont le château est voisin du nôtre. Cet homme bizarre a dans son parc une pièce de blé, une vigne, un champ de lin, etc. ; il y a fait établir un petit moulin, un pressoir, une grange, enfin tout l'attirail nécessaire aux travaux rustiques; et le divertissement qu'il propose aux citadins, dont il reçoit la visite durant quelques jours, c'est d'ap-prendre à faire la vendange et la moisson.

On s'habille en paysan, chacun prend un rôle dont il est défendu de sortir, et l'on joue à la nouvelle Arcadie... Tu serais fort content chez lui, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, j'y serais content. S'il exagère mon idée, au moins il ne s'en écarte pas. Je serais enchanté surtout si les fermières de son parc portaient le costume du pays.

— Il ne manquait plus que cela ! Ne voudrais-tu pas, parce que nous vivons à la campagne, que nous allussions vêtues comme des villageoises ?

— Non, je ne suis pas si exigeant. Mais je voudrais qu'en suivant les modes du siècle vous eussiez l'adresse de vous les rendre convenables, et le discernement nécessaire pour en rejeter quelques-unes. Par exemple, aux Tuileries, au Luxembourg, dans des allées bien unies, bien sablées, sous des arbres taillés avec soin, les femmes peuvent, sans autre inconvénient que celui d'être un peu ridicules, porter quinze ou vingt rangées de volants à leurs robes. Ici, où l'on se promène dans la campagne, vos falbalas, qui s'accrochent à tous les buissons, se déchirent à toutes les épines, sont à mes yeux la parure la plus gênante, la plus désagréable du monde. D'un autre côté, comme je suis ami du progrès et veux qu'on profite des bons exemples, j'applaudirais fort si nos villageoises, qui portent encore des tailles sous le bras, comme du temps de l'empire, descendaient leurs ceintures de quatre ou cinq doigts. Mais elles me désolent quand elles quittent le bonnet, le juste et le jupon pour le chapeau, la robe garnie, et s'appliquent à ressembler aux figurines du *Journal des Modes*.

— D'après ce que j'entends, les Parisiennes ne vous plaisent point. Vous êtes difficile, monsieur mon frère.

— Mon Dieu, ma chère, ne va pas me donner la réputation d'avoir si mauvais goût ! Je trouve les Parisiennes charmantes.... à Paris; mais à Marseille, à

Rouen, à Nantes, je veux voir et reconnaître à quelques signes les descendantes des Phocéens, des Scandinaves et des anciens Bretons. Je veux leur trouver quelque chose de particulier, d'original. La perfection même est moins agréable que la diversité. Tiens, pour me servir de la comparaison la plus galante qu'il soit possible d'employer : si délicate que soit la rose, un parterre où l'on verrait seulement des roses plairait moins que celui où se trouveraient mille autres fleurs, moins belles, mais différentes. Oh ! que les étrangères sont mal avisées quand elles adoptent le costume français ! Jamais leurs grâces ne ressemblent aux grâces françaises ; par conséquent jamais costume ne leur siéra comme leur costume national. Otez aux Écossais leurs plaids, aux Castillanes leurs basquines et leurs mantilles, vous avez dépoétisé leur physionomie. Ce ne seront plus les modèles de ces figures idéales que les romances espagnoles et les ouvrages de Walter Scott ont gravés dans notre imagination. Hum ! que je me dépote de mes désappointements continuels ! Ma mère me presse de me marier ; c'était aussi mon intention en revenant ici ; et je vois que j'aurai une femme qui m'apportera un cigare, quand je voudrai respirer les parfums de mon jardin ; m'obligera à l'entendre étudier de grandes difficultés sur le piano, quand je serai disposé à écouter le chant des oiseaux ; et qui, au lieu de me raconter nos vieilles traditions, me questionnera sans cesse pour savoir si, dans sa manière de tenir notre maison, elle se conforme exactement à l'étiquette observée dans la capitale !

— En effet, de l'humeur dont te voilà, tu auras peine à trouver une personne qui te convienne, car la manie dont tu te plains est générale chez nous.

— Hélas ! cela est trop vrai. Je n'ai trouvé ici qu'une seule femme, une seule, disposée à rester de sa province : c'est la jeune fille dont une sœur cadette s'est mariée la semaine dernière dans l'église du

village, tandis que nous entendions la messe à un autre autel. A la place de cette jolie personne une Parisienne aurait eu la folie de voir, dans le mariage de sa sœur, une espèce de passe-droit, de se croire humiliée et surtout de vouloir cacher qu'elle était l'aînée ; celle-ci n'a pas fait difficulté de le proclamer en rendant un hommage dont l'origine doit être curieuse. Au sortir de l'église, elle a présenté à sa sœur le mouton tout blanc, tout enrubanné que l'aînée doit ici à la cadette qui se marie la première. A la bonne heure ! voilà une enfant du pays. Son action m'a gagné le cœur... Ah ! si ce n'était pas une paysanne...

— Mais, ce n'en est pas une... C'est la fille de cet original dont je te parlais tout à l'heure. Tu vois qu'elle tient de son père.

— Quoi, ma sœur ! la belle bergère au mouton blanc est la fille de cet honnête homme chez lequel il est permis de s'apercevoir qu'on est à deux cents lieues de Paris !... Je prenais la noce pour celle d'un riche fermier, et les toilettes ne pouvaient pas me désabuser, puisqu'à présent fermiers et fermières s'habillent comme à la ville... Voilà une demoiselle qui a dû recevoir une éducation toute particulière ?

— Oui, vraiment ; elle sait filer au rouet et au fuseau, faire des paniers, des fromages, danser la bourrée. Elle orne le salon de son père de petits dessins dont les sujets sont toujours tirés des faits historiques dont notre province a été le théâtre, ou des fabliaux qu'on raconte aux veillées. Quant à son talent pour la musique, il consiste à jouer de la guitare, à chanter les chansons du pays et à leur trouver des accompagnements, assez jolis à la vérité, mais qui ne valent pas sans doute ceux des compositeurs de l'Opéra.

— Ah ! ma chère, tu me décides. Voilà la femme qu'il me faut. Avec celle-là, du moins, je pourrai espérer de ne pas être tourmenté pour transporter le faubourg Saint-Germain au milieu de nos bois. »

M^{me} F. YMBERT.

LA PETITE LAMPE.

Lorsqu'a sonné l'heure des fêtes,
Au-dessus de toutes les têtes
Le lustre plane avec orgueil;
Le lustre est un phare de joie,
Jamais sa flamme ne renvoie
Un reflet sur les jours de deuil.

Et tandis que sur les parures,
Les fleurs, les rubis, les dorures,
Il laisse tomber ses rayons,
Mille beautés, la nuit entière,
Tourbillonnent dans sa lumière,
Comme un essaim de papillons.

Il est beau... mais elle est plus belle,
La petite lampe fidèle
Aux vieux murs, aux pauvres lambris;
La petite lampe qui brille,
Aidant la mère de famille
A nourrir ses enfants chéris.

Ah! qu'importe un éclat futile?
Être oublié, mais être utile
Et secourir quelques besoins,
Aux malheureux donner sa vie,
Voilà le sort digne d'envie!
Consoler mieux, éblouir moins!

(*Livre des Mères chrétiennes.*)

HIPPOLYTE VIOLEAU.



EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE N° 1.

Jules - Constance, frère de Constantin, avait eu de sa seconde femme Basiline, un fils qui fut nommé Julien. Il échappa au massacre de la famille impériale, grâce aux soins pieux de l'évêque d'Aréthuse, et fut élevé dans la religion chrétienne. Il passa une partie de sa jeunesse à Athènes, où il fréquenta les écoles des rhéteurs qui le gagnèrent à leurs doctrines ; il prit toutes les allures des philosophes cyniques. Au moment où il semblait entièrement livré à l'étude des lettres, Constance l'éleva au rang de César et l'envoya dans les Gaules. Le prince y obtint de grands succès militaires : il vainquit les Allamans, il soumit les Francks Saliens, et ses triomphes inquiétèrent enfin son cousin Constance, qui lui ordonna de renvoyer en Italie la plus grande partie de l'armée des Gaules. Julien était alors à Lutèce : il s'assit sur son tribunal, harangua les troupes, et voulut les engager à obéir aux ordres de l'empereur ; mais soit intrigue tramée à l'avance, soit dévouement réel de l'armée à son chef, les soldats tirèrent leurs épées, s'écriant : *Julien, Auguste !* Et quoiqu'il feignît de la résistance, Julien fut élevé sur le pavois comme un roi franck ; on lui ceignit un diadème, et le nouvel élu se mit en route vers l'Orient, suivi de trente mille hommes de vieilles troupes. Constance se préparait à repousser l'invasion, mais il mourut subitement. Alors Julien ne garda plus de ménagements : il abjura le christianisme, fit rouvrir les portes des temples, et se soumit à l'impure cérémonie du taurobole pour effacer, en quelque sorte, l'eau du baptême. Les persécutions recommencèrent, non plus sanglantes, mais latentes et perfides : les chrétiens furent bannis des emplois, exilés des écoles ; on leur défendit d'enseigner les lettres ; les officiers chrétiens durent quitter la foi ou l'épée ; saint Athanase, ce grand cœur et ce grand génie, eut les honneurs d'une persécution

particulière ; il fut chassé de son siège d'Alexandrie. Non content de poursuivre les disciples, Julien voulut poursuivre le divin Maître dans une de ses prophéties : il entreprit de rebâtir le temple de Jérusalem, dont Jésus avait annoncé l'irremédiable ruine ; mais des globes de feu, s'élançant du sein de la terre, dispersèrent les ouvriers. Cet éclatant miracle est attesté par Ammien Marcellin, païen et panégyriste de Julien. L'empereur apostat méditait la ruine complète des chrétiens ; mais il remit l'exécution de ses projets jusqu'à son retour de la guerre contre les Perses. Il passa le Tigre, et se rencontra avec les troupes de Sapor ; mais comme il combattait sans cuirasse, une javeline lui rase le bras, perce le côté droit et pénètre dans le foie. Julien tomba de cheval, et recevant son sang dans sa main, il le lança contre le ciel, en s'écriant avec une rage impuissante : « Tu as vaincu, Galiléen (1) ! » Ce fut ainsi que périt Julien l'Apostat. Saint Grégoire, saint Jérôme décrivent éloquemment l'impression que fit éprouver aux peuples la nouvelle de la mort du persécuteur. Libanius demandait à un chrétien d'Antioche, le jour même de la mort de Julien : « Que fait aujourd'hui le fils du charpentier ? — Un cercueil, » répondit le chrétien. « O toi qui nous avais interdit l'usage de la parole, comment es-tu tombé dans le silence éternel ? » s'écrie saint Grégoire. Un philosophe disait : « Les chrétiens déclarent que leur Dieu est patient, et rien n'est si prompt que sa colère ! »

Avec Julien tombèrent tous les essais faits pour relever le paganisme ; Jovien lui succéda.

Pour trouver un second exemple d'un empereur couronné à Paris, il faut passer de Julien à Napoléon.

(1) Sozomène. Actes de saint Théodoret, martyr.

LETTRE SUR LA MUSIQUE.

Si nous voyions attaquer et calomnier chaque jour l'un de nos amis les plus chers, celui qui occupe nos heures de solitude, qui charme celles où l'on se réunit, celui qui a mérité la place d'honneur partout où il se trouve, devrions-nous garder un lâche silence et appuyer par un acquiescement tacite les reproches injustes qu'on lui adresse ? Je ne le pense pas, et quoique notre voix soit bien faible, quoique notre protestation doive se faire en famille, je veux dire entre femmes, protestons toujours, cela aura tout au moins pour résultat de *sauvegarder le principe*, comme l'on dit en politique.

Cet ami, il est temps de vous l'apprendre, c'est notre piano ; l'on a trouvé de bon goût depuis peu, d'insérer quelque moquerie contre lui, dans tout feuilleton où il était question de poésie et de musique, et comme cette mode est de fraîche date, qu'elle est un peu excentrique, ce qui ne permet pas à tous de s'en affubler, l'on se croit poète et musicien pour peu que l'on médise du piano.

Il est un pays cependant, l'Allemagne, où, n'en déplaise aux détracteurs de notre instrument, l'on est aussi poète et plus musicien qu'eux ; dans ce pays le piano n'ayant pas été l'objet d'un engouement irrésistible n'est exposé à aucune réaction fâcheuse, et il reste le compagnon chéri et vénéré du souverain et de l'artisan ; il est vrai que là il n'est destiné ni à faire de l'argent, ni à faire de l'effet, mais simplement à faire de la musique.

Cette différence de destination explique le discrédit où le piano est sur le point de tomber en France ; mais l'on n'aurait pas dû rendre l'instrument responsable du rôle mesquin et quelquefois ridicule qu'on lui imposait ; l'on n'aurait pas dû, à l'audition de quelque plate composition, prononcer d'un air ennuyé que l'on n'aimait pas la musique, sans se demander si ce n'était

pas par hasard la *mauvaise* musique que l'on n'aimait pas ?

Nous le savons, et nous en gémissons ; de grands talents, dignes à tous égards de propager la connaissance du beau, ont sacrifié à la vulgarité ; pour arriver vite à la richesse et à la célébrité, ils sont descendus jusqu'à la foule ignorante, trouvant qu'il était trop long, trop fatigant, trop peu productif, de l'instruire et de l'élever jusqu'à eux ; ils ont égaré et perverti le goût, ils ont prêché et enseigné que la difficulté vaincue était le triomphe et le but de l'art, ils ont fait de la gymnastique enfin, au lieu de faire de la musique ; mais il est une loi implacable qui fait toujours naître le châtiment de la faute même, et le développe dans la même mesure ; ils ont tout sacrifié à leur vanité ; quelle plus rude punition pourrait être infligée à cette vanité que l'indifférence et l'oubli où ils sont tombés ? De ces courses annoncées avec fracas dans les journaux, de ces ovations, de ces couronnes décernées, de ces sérénades enthousiastes, qu'est-il resté ? Ce qu'il reste des jouissances de vanité... l'ennui et le dégoût.

L'exemple qu'ils ont donné n'a été que trop suivi, et sur des proportions moindres nous voyons chaque jour des résultats analogues ; combien de travaux pénibles n'ont abouti qu'à la fatigue, et ont été : *Beaucoup de bruit pour rien* ! C'est cet écueil que nous voudrions signaler ; beaucoup, nous le savons, sont heureusement douées, et consciencieusement guidées ; celles-là ne trouveront point ici d'autre satisfaction que celle de rencontrer des noms connus et aimés ; mais il en est d'autres que le hasard n'a point favorisées ; à celles-là, nous désirons montrer qu'elles font fausse route, nous voulons indiquer les noms et les œuvres des grands maîtres : phares lumineux qui les conduiront à la connaissance et à la pratique du beau dans l'art.

ce n'est point un passe-temps frivole que nous voulons préconiser ici ; nous pensons que le beau tient de près au bien et qu'il est impossible que le caractère ne s'élève point quand le goût s'épure.

Il ne s'agit cependant de conseiller à personne d'écarter de l'étude tout ce qui est agrément ; bien des valse de Strauss ont pour un connaisseur autant de valeur qu'une symphonie de Beethoven, et les mazurkas de Chopin sont, on l'a dit, des sonnets qui valent de longs poèmes.

Le rôle que nous ambitionnons est le rôle modeste d'un indicateur consciencieux ; l'on ne trouvera pas ici de dissertation scientifique, et cela pour cause ; si même on en était capable, il faudrait l'éviter, car l'on ne peut analyser dans la musique que ce qui n'est pas la musique : la science ; quant à la musique, cette combinaison inexplicable de sons dont l'origine est aussi mystérieuse que l'action, qui va éveiller quelquefois un ordre d'idées et de sentiments non prévus par le compositeur et souvent en contradiction complète avec

ses intentions, personne ne l'analysera ; elle échappe à tout commentaire, car elle a l'infini pour domaine, et le téméraire qui ose tenter de la traduire dans notre langage froid et incomplet en est aussitôt puni en devenant inintelligible.

La musique est une divinité jalouse entre toutes, et qui exige un culte exclusif ; le compositeur qui a une pensée autre que celle de l'art, qui se laisse aller aux séductions du monde, qui travaille en vue de ses intérêts de fortune ou de renommée, n'est pas de ceux dont le nom ira à la postérité, ne vous y arrêtez point, ce serait du temps perdu, cela ne vous donnerait qu'une note, *vanité, vanité et toujours vanité* ; allez à ce qui sera toujours de la musique, même lorsque la forme qu'elle a revêtue pour se révéler à nous, aura vieilli ; il y va de l'honneur de la musique, de l'utilité de l'emploi de nos heures, et enfin de la réhabilitation du piano, seul instrument féminin.

M^{me} E. R.

CHRONIQUE MUSICALE.

Les albums ont fait leur apparition annuelle. C'est une lutte de reliure, de lithographie et de luxe.

Les nouvelles romances d'Étienne Arnaud se recommandent par des paroles qui conviennent à tout le monde et par des mélodies agréables et faciles, dont l'accompagnement ne doit intimider personne.

Celles de Clapissou sur de charmants petits poèmes de F. de Courcy, ont le même cachet d'élégance et de doux savoir qui les distinguent chaque année.

Labarre et Dassier ont publié ensemble un Album, six romances chacun. Rapeler que Labarre est l'auteur de *la Pauvre négresse*, et Dassier celui du *Fils du Corse*, c'est dire assez le mérite des nouvelles productions de compositeurs si justement estimés.

Eugène de Lonlay s'est écarté de la route commune, avec raison peut-être ; il s'est adressé à plusieurs compositeurs pour la traduction musicale de sa poésie, ce qui nous paraît, comme variété, plus avantageux que le moyen contraire. Le succès, du reste, a couronné cette épreuve. Votre journal doit à l'obligeance de M. le comte de Lonlay *le Brin d'herbe*, et vous trouverez son Album au journal *la Mode*.

Paul Henrion, l'un des vétérans de l'Album, n'a pas plus que les autres manqué à l'appel ; il se présente avec son contingent habituel de gracieuses phrases musicales habilement alignées, et dans une toilette pleine de fraîcheur et de coquetterie. Nul doute qu'elles n'obtiennent autant de succès que leurs devancières.

Musard, Strauss, Camille Schubert, ont

aussi publié leurs Albums de quadrilles, valse, polkas, etc. Pour la musique de danse, ces messieurs sont toujours les premiers, ce qui n'est pas peu dire.

Nous avons, pour terminer, à rendre compte d'une intéressante matinée musicale, dont le but était l'audition de trois œuvres posthumes de Méhul, qu'un hasard heureux a fait arriver, de l'Album d'une nièce du célèbre compositeur, dans les mains de MM. Bonoldi. *Les Adieux du Pèlerin, le Retour au Foyer et le Vieux Pâtre*, tels sont les titres de ces trois compositions d'un genre varié, et auxquelles de nouvelles paroles de M. Émile Deschamps donnent un air frais et d'hier. La douce et touchante inspiration à laquelle nous devons *Joseph*, se trouve tout entière dans ces trois chants d'outre tombe. Inutile d'ajouter qu'un accueil en-

thousiaste a salué ces mélodies bienvenues, qui sont appelées à devenir promptement populaires.

Pour compléter cette matinée, M. Fumagalli a exécuté sur le piano plusieurs de ses compositions nouvelles, toutes pleines de goût et de verve originale, entre autres, *la Buona Ventura* et une délicieuse *Tarentelle*. Le talent extraordinaire de ce jeune compositeur est connu déjà, et n'a pas besoin de recommandation. *Le Rêve de Noël*, poésie de M. Émile Deschamps, mise en musique par M. Fr. Bonoldi, a terminé dignement ce concert. Le compositeur, dans cette ravissante mélodie, ainsi que dans le *Captif au rivage du Maure*, de Béranger, a trouvé une inspiration aussi heureuse que pour les *Hirondelles*, et les *Adieux de Marie Stuart*.

JULES LOUVET.

Economie Domestique.

PROCÉDÉ POUR RACCOMMODER LES OBJETS CASSÉS : PORCELAINE OU FAÏENCE.

Ayez un morceau de pierre de chaux vive que vous conservez dans une boîte hermétiquement fermée, afin que l'air n'en altère point la vertu.

Lorsque vous voulez raccommoder un objet cassé, retournez une assiette, sur le fond de cette assiette placez un petit morceau de votre pierre de chaux, réduisez-la en poudre; coupez en petites tranches excessivement minces, du fromage de gruyère, dans la proportion d'un tiers pesant de votre poudre de chaux; pétrissez le tout ensemble en vous servant de la lame d'un couteau. Lorsque le fromage est bien écrasé dans la chaux, trempez le bout de votre doigt dans de l'eau froide,

laissez-en tomber une goutte sur le mélange, que vous continuez à pétrir, en y ajoutant de temps en temps, et de la même manière, une goutte d'eau. Lorsque le mélange est devenu à l'état de pâte ou de mastic et qu'il se colle après la lame du couteau, enduisez de ce mastic la partie brisée et la place du vase où elle doit s'adapter, réunissez-les en les appuyant fortement l'une sur l'autre, et sans essuyer la bavure du mastic, trois ou quatre jours après, vous l'enlèverez avec la lame d'un canif. Il faut laisser sécher dans une armoire les objets ainsi raccommodés. Ce mastic est excessivement solide et résiste à l'eau froide et à l'eau chaude.

GAUFRES A LA CRÈME.

Pour 18 gaufres.
2 verres de crème fraîche et épaisse.
1 verre de farine.

8 œufs.
Un peu de sel.
Prenez une terrine très-creuse, versez-

y la crème, fouettez-la avec un petit balai, formé de quelques brins de bouleau, jusqu'à ce qu'elle soit prise en neige. Pendant ce temps : faites casser les huit œufs, les blancs dans un saladier, les jaunes dans un autre ; faites battre les blancs en neige ; battez un instant les jaunes, ajoutez-y le sel et votre verre de farine que vous versez peu à peu en fouettant toujours avec le balai, de manière à ce que la

pâte soit bien fine et sans grumeaux, puis, ajoutez à ce mélange les blancs, les jaunes et la crème fouettée.

A présent, faites légèrement chauffer un gaufrier, graissez-le avec de l'huile d'olives, prenez une cuillère, remplissez-la de votre pâte, et faites cuire ces gaufres comme les gaufres ordinaires. Elles doivent être mangées, autant que possible, sortant du gaufrier. Soudrez de sucre.

CORRESPONDANCE.

Nous venons de recommencer encore ensemble, ma chère amie, une année laborieuse ; que de choses nous savons faire ! mais aussi, que de choses nous avons à apprendre encore !... j'attends Florence pour commencer ; sa présence m'aide et m'encourage... et puis : *deux avis valent mieux qu'un...* mais elle tarde bien... Ah ! on sonne ?... mon cœur crie : la voilà !

« Que tu viens tard ! lui dis-je en l'embrassant.

— Tard ? répéta-t-elle étonnée, en regardant ma pendule, il est juste une heure, celle désignée pour notre rendez-vous.

— C'est vrai ; mais les personnes qui sont attendues, n'éprouvant pas l'ennui d'attendre, doivent, si elles sont bonnes, arriver toujours avant l'heure ; voilà ce que j'appelle de l'exactitude.

— C'est bien, c'est bien... on s'en souviendra... on sera bonne... Aide-moi à quitter ce manteau Talma : asseyons-nous un peu et causons. Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue ?

— Je suis allée à une petite soirée.

— Comment étais-tu ?

— Très-bien ! J'avais une robe de gros-de-Naples blanc, à manches courtes, corsage à pointe et décolleté ; par-dessus cette robe, j'avais une robe de mousseline blanche, à trois jupes ; le corsage guimpe, fermant derrière, était cousu du haut, autour du cou, sur un petit poignet recouvert d'une

double ruche de tulle ; du bas, les plis du corsage formaient une gerbe, recouverte, à partir de la pointe du corsage, par cinq nœuds de ruban vert-lumière, large de près de 7 centimètres. Le 1^{er} nœud, celui du haut, était formé de 50 centimètres, de ruban : deux boucles et deux bouts, le 2^e était de 45, le 3^e de 40, le 4^e de 35, et le 5^e de 30 ; mes manches pagodes étaient relevées jusqu'à la saignée par un ruban long de 50 centimètres, formant deux boucles et deux bouts tombants ; mes cheveux de derrière, séparés en deux, formaient deux cordes arrêtées du haut par mon peigne et laissées libres du reste ; devant, mes cheveux en bandeaux gonflés étaient ornés, de chaque côté, de deux boucles de ce même ruban et deux longs bouts pendants sur mes épaules ; j'avais des bottines de satin noir et des gants blancs.

— Cela devait faire un ensemble de toilette très-joli et très-décent ; j'ai bien envie, pour une soirée dansante, d'avoir une robe faite de même, mais en tulle de soie rose ; je remplacerais les rubans par des feuilles de chêne ; une autre fois je mettrais des roses blanches et je n'aurais plus, cet hiver, à m'inquiéter de mes robes de bal. Quelles sont tes toilettes pour dîner prié ?

— J'ai une robe de barège gris à trois volants, en biais, festonnés en soie grise ;

les manches pagodes, garnies de trois volants, comme la jupe; le corsage décolleté à une Berthe, brodée comme es volants, qui redescend en mourant de l'épaule jusqu'à la pointe du bas du devant du corsage; je mets sous cette robe une guimpe de tulle blanc, froncée autour du cou, à un poignet recouvert d'une ruche en tulle, je place dans mes cheveux un nœud de velours noir. Pour seconde toilette, j'ai une robe de taffetas noir, une veste pareille; en dessous, je mets un gilet de taffetas bleu pâle glacé de blanc; le gilet a un petit collet autour duquel une dentelle, haute de 2 centimètres, est plissée à plis ronds; elle continue le long du gilet, du côté où sont les boutons, et s'arrête, comme un jabot, avant le quatrième bouton du bas. A ce gilet sont cousues des manches à la *jardinière*, montées à un poignet sur lequel est cousue, aussi à plis ronds, la même dentelle qu'au gilet. Dans mes cheveux, je place des rubans bleu pâle glacé de blanc.

Je me suis fait deux corsages de jaconas montés à un petit collet, ce collet est orné de deux rangs de jaconas, garnis d'un petit ourlet et plissés à plis ronds; de chaque côté du devant est un large ourlet, sur un de ces ourlets, je couds dix boutons pointus, en coton blanc; à l'autre sont dix boutons; je fais à ce corsage des pinces comme à un corsage de robe, j'y ajoute des manches à la *jardinière* montées à un poignet sur lequel deux petites bandes sont cousues comme celles du col. Sous un corsage ouvert, sous une veste, on croirait que c'est un gilet.

J'ai fait pour ma mère une cravate formée d'un large ruban de taffetas bleu replié sur lui-même et fermé devant sous un nœud; ce nœud se compose d'un mètre du même ruban, sur lequel j'ai brodé un semé de perles blanches; aux deux bouts j'ai fait un effilé avec les mêmes perles.

— Je te conseille, pour coiffure, de lui

broder en petits jais noirs, un ruban de taffetas, rose ou noir, long d'un mètre, qui tournera autour de ses cheveux et dont chacun des bouts retombera derrière, de chaque côté de son cou. As-tu vu de nouveaux costumes pour enfants?

— Mon Dieu, non, les petits garçons ont toujours la blouse serrée autour de la taille, par une ceinture vernie, le manteau Talma, le chapeau de matelot noué sous le menton, ou le petit bonnet en drap, noué aussi sous le menton, et orné de deux ou trois plumes de coq, noires, partant d'une rosette en ruban noir et placées, droites, sur le côté gauche du bonnet; les guêtres de drap, boutonnées jusque sur les genoux, le pantalon blanc, court, sous un pantalon gris, court, s'ils ont de 4 à 7 ans, et un seul pantalon jusqu'à la cheville s'ils ont de 7 à 12 ans. Quant aux petites filles, celles que l'on porte ou qui marchent à peine, c'est toujours la redingote ou la robe à longue pèlerine; pour les autres, ce sont des pardessus de toute forme... rien de nouveau.

— As-tu reçu beaucoup de lettres?

— Oui, plusieurs de ces demoiselles se marient et me demandent des conseils sur leur toilette. Je ne peux que leur expliquer notre gravure de modes: une robe de gros-de-Naples blanc, faisant un peu la queue; le devant de la jupe orné ou non, d'une échelle en dentelle, application d'angleterre, légèrement froncée. Là, où la dentelle est cousue, pour cacher les points, on coud un petit ruban de satin plissé d'avance, à plis ronds; le corsage, ouvert devant, est garni de deux rangs de dentelle diminuant, à partir de l'épaule, pour finir en pointe sur la pointe du bas du corsage, et de deux rangs de petits rubans de satin. Sous ce corsage, on porte un canezou, à manches, en tulle de Bruxelles, avec application d'angleterre; les manches, cousues jusqu'à la saignée, sont garnies sur la couture, de deux rangs de petit ruban qui se séparent

ensuite pour tourner au bas des manches, ornées de deux rangs de dentelle et de deux rangs de petit ruban plissé à plis ronds; les manches, à la jardinière, sont montées sur un poignet terminé par une dentelle faisant manchette. Sur les poignets, on attache deux bracelets formés d'une branche de feuilles et de fleurs d'oranger. Pour cacher la pièce de gros-de-Naples blanc qui, devant, réunit sur la poitrine les deux côtés du corsage, est une espèce de bouquet plat formé de roses, de feuilles et de fleurs d'oranger. La mariée est coiffée d'une écharpe en application d'angleterre, posée sur une partie de sa guirlande, composée de roses, de feuilles et de fleurs d'oranger.

— Si mon avis pouvait être écouté...

— Essaye.

— J'ajouterais: Gardez, mesdemoiselles, cette profusion de dentelle pour toute autre cérémonie, ne garnissez que le corsage, les manches, et n'ayez qu'un voile de tulle de soie; on ne saurait être trop simple dans la maison du Seigneur... j'approuve beaucoup cette coiffure. Ces fleurs, que les marchands nomment des *traines*, parce qu'en effet elles traînent jusque sur les épaules, n'auraient point été assez graves pour une mariée.

— J'accepte ton avis, et surtout ton approbation... Florence est la sagesse en personne, c'est connu... j'en suis heureuse et fière....

— Flatteuse! continue ta description.

— La sœur ou la cousine de la mariée a une robe de moire et un corsage auquel est ajoutée une basque arrondie; le corsage s'agrafe devant, sur le côté droit; la pièce de moire qui réunit les deux côtés de ce corsage est ornée, horizontalement, de cinq rangs de passementerie pareille à celle qui entoure les manches et le corsage. Le costume de la petite fille n'a pas besoin de description: gilet de piqué blanc, jupe et corsage de taffetas, garnis de velours noirs.

— Si nous passions à la planche II?

— Oui, débarrassons-nous de ce fastidieux travail, car j'attends des visites.... c'est notre jour de réception.

Le n° 1 est un col *Mazarin*, qui se brode sur mousseline, au plumetis et les raisins en points à jour. On peut le broder en points de cordonnet, en appliquant du tulle sous les raisins et de la mousseline sous les feuilles, ce travail ne serait pas long.

— Avis aux paresseuses, ou à celles qui ont de plus graves occupations. Tu as donné ce dessin pour mouchoir; il pourrait se broder de même, avec application de batiste; je conseillerais des tulles de différents réseaux afin d'obtenir des jours différents.

— Je crois que tu as mis un point, et que je peux continuer...

— Ah! tu es jalouse, ma mignonne, tu crains que je n'empiète sur tes droits.... sois tranquille... je les reconnais et je sais m'y soumettre.

— C'est bien dit. Le n° 2 est un bonnet d'enfant du premier âge; il se brode au plumetis, sur mousseline, et en broderie anglaise, sur jaconas.

Le n° 3 est la *porte* qui sert de fond à ce bonnet.

Le n° 4 est un entre-deux que tu peux diminuer à volonté; il se brode à l'anglaise, et peut servir de brandebourgs pour une robe de petite fille.

Le n° 5 est un quart de mouchoir qui n'est pas complet, il lui manque une dent du côté gauche. Ce mouchoir se brode à l'anglaise et se festonne en points de rose.

Le n° 6 est un écusson qui se brode au plumetis; il contient les lettres L. F. et n'est point celui qui convient à ce mouchoir.

Le n° 7 est une dentelle au crochet.

Le n° 8 est un dessin de filet au point carré, qui se brode en reprises et augmente le nombre de ceux que l'on emploie pour former des manteaux de lit et des nappes d'autel.

Le n° 9 est un bonnet du matin pour une petite mère ou une bonne maman. Il est composé d'une large passe en tulle, d'un fond, et d'une seule bande de dentelle qui tourne et revient sur elle-même; pour cacher la place où est cousu chaque rang de dentelle, on met un ruban replié. Les rubans à la mode sont blancs ou de couleur foncée, on emploie aussi les rubans de velours.

Le n° 10 est un fichu qui se garnit d'entre-deux, de bouillonnés et de dentelle, il se place sous les robes ouvertes.

Le n° 11 est le dos d'un gilet de femme, il se taille d'un seul morceau, en percale blanche, lustrée; au milieu du dos, des chiffres 32 aux chiffres 44, il est fendu; cette fente est garnie de chaque côté d'un ruban sur lequel on fait des œillets, et dans lequel on entre deux petites baleines; un lacet est passé dans ces œillets, il serre le gilet à volonté.

Le n° 12 est un des devants de ce gilet, il se fait en piqué blanc, et se double de percale lustrée. Ces onze raies indiquent la place des boutons. Cette bande qui dépasse, n'est point à sa place, elle fait suite au côté des boutons; elle se taille du double plus large, et se replie sur elle-même; où tu vois une petite hachure, le gilet creusant un peu, on est obligé de fendre cette bande pour lui donner plus de longueur. Dans cette bande on arrête une baleine, à partir des chiffres 28 jusqu'aux chiffres 47, la bande s'arrêtant où se trouve une étoile. La pince, de chaque côté de la poitrine, se coupe en dedans. Les devants, sous les bras, doivent être plus longs que le derrière. Le gilet est bordé, du haut et du bas, d'un passe-poil de piqué.

Le n° 13 est l'un des goussets; il se borde d'un passe-poil, et se coud, ainsi qu'il est indiqué par un pointillé, juste sur la couture qui arrête la pince.

Le n° 14... pour t'enseigner à faire ce narcisse, il faut que je reprenne de plus

haut. Achète chez madame Lefort du papier jaune et de la couleur verte, tu as : du papier vert glacé — une pince — du fil de fer — du carmin — du papier blanc qui t'a servi pour tes camélias — une bobine de soie vert pistache — une boîte de semoule mêlée de jaune en poudre — de la ouate — du fil blanc — une grosse pelote en percale — du papier gris — dans un petit pot, de la gomme fondue dans laquelle tu as mêlé de la farine — et deux pinceaux.

Prends du papier jaune, taille un rond sur le modèle n° 14, plie-le en deux, avec des ciseaux, découpe ces petites dents, replie-le pour en arriver au modèle n° 15, coupe la pointe du bas; étends ce modèle, délaye du vert dans une soucoupe, dans une autre délaye du carmin, trempe un pinceau dans le vert, fais un rond au fond du n° 15, trempe un pinceau dans le rouge, couvres-en les dents dessus, dessous sur une largeur de 1 millimètre, de manière à ce qu'il ne reste que 3 à 4 millimètres de papier jaune; laisse sécher ce modèle sur une feuille de papier gris; quand il est sec tu le replies comme le modèle n° 15. Prends une aiguillée de fil blanc, coupes-en trois bouts longs de 3 centimètres, à chacun de ces bouts, fais un très-gros nœud, prends ces fils avec ta pince, trempe-les dans la gomme, puis, trempe les nœuds dans la semoule; laisse sécher ces fils sur le papier gris. Prends 5 minces fils de fer, longs de 20 centimètres, réunis-les en faisceau en les entourant d'un fil noir, recourbe l'une des extrémités de ce faisceau, couvre-la de ouate que tu y attaches de manière à former une amande de cerise, plonge-la dans la couleur verte, laisse-la sécher, plonge-la dans la gomme, puis dans la semoule jaunée, laisse-la sécher. Pendant ce temps taille, en papier blanc, 6 modèles sur le n° 16, place-les l'un après l'autre sur la pelote, et, avec la pointe arrondie de tes ciseaux, creuse un profond sillon le long

de la ligne pointée, ce sera le dessus de la feuille. Demande à ta cuisinière une pelure d'oignon, tailles-en deux modèles sur le n° 17; à présent nous allons monter le narcisse, n° 18.

Prends les fils de fer, attache les trois brins de fil blanc autour de la petite amande, de manière à ce que les nœuds du fil ne la dépassent pas, avec ton pinceau enduis de gomme le dessous de cette amande, entre le fil de fer au milieu du n° 14 et colles-en le fond autour de l'amande; enduis de gomme le dessous de ce n° 14, colles-y les 6 pétales n° 15, forme un cercle avec le pouce et l'index de ta main droite, passe le fil de fer au milieu, tire-le de ta main gauche, de manière à ce que ta main droite appuie fortement sous la fleur. Je ne répéterai plus cette opération qui est la même pour chaque fleur. Laisse sécher ce narcisse en l'accrochant par le pied au dos d'une chaise. Reprends le narcisse, entoure de quatre les fils de fer, taille une bande de papier vert lustré, longue de 20 centimètres, large de 2; si tu as un long crayon de bois tu l'enveloppes de ce papier, avec ton pinceau, tu couvres de gomme un des côtés du papier et rabats l'autre dessus; c'est le seul moyen d'avoir un tube parfaitement rond. Quand le papier est sec tu en retires le crayon, avec des ciseaux tu fais, dans le haut de ce tube, cinq entailles, longues de cinq millimètres, qui forment quatre espèces de griffes, tu introduis les fils de fer dans ce tube, tu enduis de gomme ces griffes et les colles sur le bas des pétales n° 16, tu enduis de gomme le pied des deux modèles n° 17, et les colles cinq centimètres plus bas que la fleur; à cet endroit tu recourbes la tige, et le *beau narcisse* penche sa tête mélancolique. Ferme le bas de la tige en y introduisant un peu de gomme.

— Voilà qui me semble clairement et exactement expliqué. Trois de ces fleurs suffisent pour garnir un vase, on les y plante dans de la mousse; c'est la fleur la

plus facile pour former une couronne à la Vierge, à l'Enfant Jésus, on dirait une couronne d'étoiles. Si nous voulons nous en servir pour notre usage: placées entre des rangs de tulle de soie garni de petite blonde, ces fleurs font de jolis tours de tête; cinq ou six forment une touffe que l'on place de chaque côté d'un bonnet habillé; de chaque côté d'une coiffure en bandeaux; une couronne placée autour des cheveux de derrière, nouée par un ruban de satin blanc, posée un peu sur le côté gauche, ferait une gracieuse coiffure de bal; une même couronne embellirait le chapeau de paille d'une petite fille... une...

— Regarde-moi, Florence.

— Je te regarde...

— Moi, je fais mieux... je t'admire!...

On se donne la peine de composer et de décomposer une fleur, on la décrit, et lorsque l'on n'a plus qu'à s'en parer, c'est Mademoiselle qui prend ce plaisir.

— Trouves-tu que j'aie expliqué ton idée?

— Parfaitement.

— Eh bien, pardonne-moi ce modeste empiètement sur tes terres...

— Non pas!... je te condamne à continuer une longue suite d'explications. Nous allons prendre la planche de la grande édition.

Le n° 19 est un dessin de nappe d'autel qui peut se broder à l'anglaise, et en points de feston, sur jaconas; ce dessin m'a été demandé pour une église de village; il fera de l'effet, ne sera pas long à broder et sera très-solide. On peut l'employer pour aube; les manches n'auraient que le feston et la galerie du bas.

Le n° 20 n'existe pas; les n°s 21—23—24—26—27—28—30—31—32—33, *Mélina*, dans un écusson. — L. M. — *Anna*. — V. L. enlacés — *Armantine* — *Philippine* — *Hortensia* — *Lasthénie* — *Euphrasie*, dans un écusson, se brodent au plumetis.

Le n° 22, T. F., se brode au point d'arme.

Le n° 25, *Évelina*, se brode à l'anglaise.

Le n° 29, J. M., se brode en points de rose.

Revers de la planche.

Le n° 33 est double. Il représente un dessin pour bas de jupon; ce dessin se brode à l'anglaise; il n'est pas long et produit de l'effet.

Le n° 34 est le quart d'un mouchoir qui se brode en points de rose, ainsi que les œillets.

Les n° 35 et 36 sont des entre-deux qui se brodent à l'anglaise; en y ajoutant ce feston, on en fait des garnitures que l'on coud à ces entre-deux.

Le n° 37 est un semé pour gilet d'homme; il se brode au métier, sur casimir ou sur piqué, les raisins se couvrent de nœuds.

Le n° 38 sert aussi pour gilet et pour bonnet du matin, sur mousseline.

Le n° 39 est encore un semé pour bonnet, il se brode à l'anglaise sur jaconas.

Le n° 40 est la moitié du dos d'un pardessus, auquel M. Gagelin a donné le joli nom d'*Odessa*.

Ce patron est replié du bas, faute de place.

Le n° 41 est un des côtés du devant, il creuse à la ceinture; sous la poitrine, une pince est indiquée par un pointillé; ce patron est aussi replié du bas.

Le n° 42 est une des pièces de côté, qui se trouve de même repliée du bas.

Le n° 43 est la manche pagode.

Le n° 44 est ce vêtement exécuté en velours; il est garni d'une passementerie et d'une frange ornées de jais noirs. Ce vêtement se fait aussi en drap noir, il peut alors se garnir de velours, ou de galons de soie de même couleur. Ce printemps, une *Odessa* de taffetas noir, garnie d'une denselle dans le bas et au bas des manches, serait fort jolie; cet été, à la campagne, une *Odessa* en nankin serait très-convenable.

— Puis-je parler?

— Oui... sur la question.

— Eh bien! cette *Odessa* en nankin, avec une jupe et une casquette d'étoffe pareilles, formerait un élégant costume de cheval.

— Je suis parfaitement de ton avis. A cette casquette, j'ajouterais un voile vert, sous cette *Odessa*, un fichu-corsage semblable à celui de la mariée, mais en jaconas; et, sous la jupe, un pantalon. Voilà notre planche finie; reçois, ma chère amie, tous mes remerciements pour ta peine.

— Pour ma peine? je demande l'explication du rébus de janvier. Quel est ce jeune garde-française?

— C'est un enseigne. Voici comment il faut lire ce rébus : *Enseigne er sept a prendre deux fois*.

— C'est bien! je comprends!... A présent, je n'ai plus qu'à te tirer ma révérence.

— Pardon! j'attends quelques amies, nous allons passer au salon; c'est le jour de réception de ma mère, elle sera heureuse de te voir.

Il était deux heures et demie, la sonnette se fit entendre, nous nous hâtâmes de rejoindre ma mère; et Florence, après avoir été lui baiser la main, m'aïda à ranger les chaises et les fauteuils en cercle devant la cheminée, puis nous nous assîmes autour d'une table, et prenant chacune un ouvrage de broderie, nous causâmes à mi-voix, tout en veillant aux entrées, aux sorties de ces dames et de ces messieurs, que je reconduisais ensuite jusqu'à la porte de l'antichambre, d'où je me retirais bien vite, pour ne point les gêner dans l'action de reprendre, avec l'aide du domestique, leurs manteaux Talma et leurs paletots.

Notre petit coin s'était augmenté de trois de nos amies que tu connais déjà : Louise, Marie et Berthilde. « Qu'y a-t-il de nouveau, mesdemoiselles? demanda cette dernière.

— D'horribles sinistres en mer, répondit gravement Florence; des bâtiments anglais ont péri, l'*Amazone*, entre autres. C'était le premier voyage de ce magnifique steamer; il se rendait en Californie. Parti de Southampton le 2 janvier, le 5 il était consumé par les flammes. C'était la nuit. Les passagers furent réveillés par le cri : *Fire! fire!* (1) Une jeune dame quitta son lit, tenant dans ses bras son enfant âgé de dix-huit mois; son mari la voyant presque nue sur le pont, exposée au froid et à la pluie, redescendit dans sa cabine pour lui chercher des vêtements... Il y resta asphyxié. La jeune mère fut déposée, avec son enfant et une quinzaine de personnes, dans un des *life-boats* (2) attachés aux portemanteaux du navire; mais au lieu de le descendre à la mer avec précaution, on le lança d'un bout, sans songer qu'il était retenu de l'autre, en sorte que le canot resta suspendu, et que les personnes qui y avaient cherché un refuge furent précipitées à la mer. Dans cette chute, la pauvre femme n'avait pas quitté son enfant. Deux des mécaniciens ainsi précipités avaient pu remonter sur le vapeur. La jeune dame trouva dans son cœur maternel une suprême énergie : elle s'accrocha de la main droite à l'un des bancs de rame du bateau, tandis que de la main gauche elle soutenait toujours son enfant. Vingt fois elle sentit ses forces l'abandonner, d'autant plus que, soulevé par la fureur des lames, le canot allait, tantôt frappant contre les flancs du vapeur, tantôt s'en écartant avec violence, entraînant la malheureuse mère dans le cercle qu'il décrivait ainsi. Transie de froid, brisée par l'émotion, ne sentant plus ses forces, elle ne comptait plus le temps... Mais on ne pouvait plus tenir sur le pont, il fallait abandonner le navire; parmi les embarcations, les unes avaient été empor-

tées par la mer, les autres avaient disparu emmenant des passagers; les deux mécaniciens se rappelèrent le *life-boat*, ils le remirent à flot, juste au moment où la main de la pauvre mère quittait la planche de salut. Une vingtaine de personnes sautèrent dans l'embarcation, et parvinrent à y hisser la pauvre jeune mère, tenant toujours son enfant sur son cœur, et bientôt l'*Amazone* disparut. Au point du jour on vit la jeune femme évanouie dans un coin du bateau; on prit le châle qui enveloppait son enfant pour servir de signal; la journée s'écoula ainsi, la nuit allait venir... quand on aperçut une voile... Une galiote hollandaise reçut les naufragés, on leur donna une tasse de thé, et la moitié d'un biscuit, puis on les débarqua à Brest, où tous les secours leur furent prodigués.

— Quel horrible drame! dit Bathilde. Il n'y a qu'une blonde et faible Anglaise pour conserver un semblable courage.

— Moi, ajouta Marie, j'aurais recommandé mon âme à Dieu, préférant céder à la mort plutôt que de lutter ainsi avec elle; et toi, Louise?

— Moi, je ne sais pas ce que j'aurais fait, mais je vois ici un miracle : la Vierge n'aura pas voulu laisser périr une mère tenant son enfant dans ses bras. Vous savez, mesdemoiselles, que S. M. la reine d'Espagne, Isabelle II, est accouchée d'une infante; le pape vient de lui envoyer pour le jour du baptême, une layette toute brodée en or et en pierres précieuses, et que, de plus, il a béni.

— Qu'il est bon! reprit Florence, et comme il nous aime, ce bon pape! Dans sa réponse au général Géméau, il disait : « Aujourd'hui, jour consacré au nom du divin Rédempteur, nom supérieur à tous les noms passés, présents et futurs; aujourd'hui, je bénis plus spécialement l'armée, la nation et son chef, et je les bénis au nom de J.-C., à qui j'offre avec plus de ferveur que jamais le tribut de mes prières, afin qu'après avoir

(1) Prononcez, *fair!* au feu!

(2) Prononcez, *laïf-botte*, bateau de sauvetage.

» octroyé les lumières qui ont permis de
» guider les événements avec tant de sa-
» gesse, il daigne maintenant concéder le
» don inestimable du difficile et meilleur
» usage à faire du triomphe obtenu. »

— Ainsi soit-il ! répondit Bathilde.

— Mais, mesdemoiselles, nous sommes bien graves, leur dis-je ; voulez-vous, pour changer d'idée, jouer à *la conversation*, cela nous apprendra à causer. Je trouve que c'est le talent le plus utile et le plus agréable, pour soi d'abord, et souvent pour les autres.

— Tâchons que ce soit pour les autres, reprit Florence.

— Louise, qui est à ma gauche, va me dire tout bas un mot, un substantif, et Marie, qui est à ma droite, va me faire tout haut une question à laquelle je ferai tout haut une réponse dans laquelle je placerai le mot qui m'a été confié, et vous devrez le deviner. Exemple : Louise me confie le mot *tambour*, je suppose ; et Marie me fait cette question : *Quelle est la fleur que tu préfères ?*

— Ah ! ma pauvre Jeanne, tu ne te la donnes pas belle ! dit Louise en riant ; voyons, quel rapprochement tu vas trouver.

— Dans les cas difficiles, mesdemoiselles, il n'en faut pas moins commencer tout de suite. « La fleur que je préfère, ma chère Louise, c'est celle qui a le plus doux parfum, les couleurs qui plaisent le plus aux yeux, celle qui réveille dans le cœur un souvenir : la rose qui vous a été donnée pour votre fête, la pensée que vous avez cueillie certain jour... j'aime toutes

les fleurs, car toutes disent la gracieuse imagination de Celui qui les a créées. Il n'y a pas de fête sans elles, et je me souviendrai toujours de celle de Jeanne d'Arc, qui a lieu à Orléans, le 8 mai, anniversaire de la levée du siège de cette ville par les Anglais. La veille, d'heure en heure, la cloche du beffroi sonna à l'hôtel de ville, et une musique militaire placée sur la tour y fit entendre ses fanfares ; le jour, la cavalerie, trompettes en tête, l'infanterie, tambour battant, se rendirent sur la place de la cathédrale, puis, après une grande messe en musique, sortirent de Sainte-Croix, marchant processionnellement et en grand costume : les magistrats, l'évêque et son clergé, les administrateurs, l'épée au côté, tous portant un bouquet à la main, les soldats l'ayant au canon de leur fusil, allèrent ainsi au portereau Tudelle chanter un *Te Deum*, et, au retour, mon père me fit hommage de son bouquet. Ce jour-là, les fleurs dont il était composé furent celles que j'aimais le mieux.

— Jeanne, me dit Marie, tu n'avais préparé ni le mot ni la question ?

— Je n'avais préparé ni le mot ni la question, et je me voyais prise dans mes propres filets ; mais je m'aperçois que, plus ce jeu semble d'abord difficile, plus on en sort avec honneur...

— Continuons, me dirent toutes nos amies.

Je finis ici ma lettre, ma chère, elle est assez longue, et je ne voudrais pas abuser de l'indulgence que tu mets à me lire.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

25 FÉVRIER 1634. — MORT DE WALSTEIN, DUC DE FRIEDLAND.

Albert Walstein naquit en Bohême, d'une famille noble, mais pauvre. Un accident qui lui arriva dans sa première jeunesse l'engagea à renoncer à la réformation, pour embrasser la foi catholique. Enrichi par son mariage avec une veuve, il équipa à ses frais trois cents cavaliers, vint les offrir à l'archiduc Ferdinand, en guerre avec Venise, et acquit toute l'amitié de ce prince. Vers cette époque, l'Autriche était menacée par la ligue protestante, à la tête de laquelle se trouvait le roi de Suède, Gustave-Adolphe. Walstein leva à ses dépens une armée de trente mille hommes, dont il fut nommé général, et bientôt le bruit de ses victoires retentit par toute l'Allemagne. En Transylvanie, il repoussa les Turcs; au nord, il battit Mansfeld, obligea les troupes du duc de Weimar à se rendre, reprit les places révoltées, pacifia les provinces héréditaires de la maison d'Autriche, et se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe. A l'apogée de sa carrière, Walstein semblait le roi de cette armée qui l'adorait, qui n'avait d'autre loi que la sienne, et dont la tyrannie était odieuse au peuple des campagnes et des villes. Créé duc de Friedland, il se faisait traiter d'*altesse*, il battait monnaie; cinquante hallebardiers lui formaient une garde, et son orgueil le rendit insupportable à ses égaux, suspect à la famille impériale. L'empereur le déposa de ses fonctions de généralissime, ingratitude que ne pouvait pas justifier l'ambition de Walstein. Ce dernier montra beaucoup de résignation dans sa disgrâce, et le sort de la guerre sembla bientôt donner tort à Ferdinand. Les armées autrichiennes, commandées par Tilly, furent battues à Leipsick, et cette défaite sembla précipiter l'empire vers sa chute. La moitié de l'Al-

lemagne fut de nouveau subjuguée par les Suédois; et dans cette extrémité, on eut recours à Walstein. Un de ses neveux fut député auprès de lui. Walstein accepta, solda soixante régiments, traita avec Vladislas, roi de Pologne, pour la levée de vingt mille Cosaques, rassembla auprès de lui les principaux officiers, et, maître de cette grande armée, il posa ses conditions à Vienne. Il exigea le titre de généralissime, et celui d'arbitre de la paix ou de la guerre, liberté de confiscation absolue, et quelques autres exigences fort dures et fort hautes. On dut lui céder. Mais ces conditions posées par Walstein cachaient les projets de vengeance mûris depuis sa disgrâce. Il aspirait à une souveraine dictature, et espérait y parvenir, en affaiblissant le pouvoir de Ferdinand et en conquérant toute l'affection des troupes. Quels que fussent les soupçons formés contre lui, on fut forcé de lui laisser le généralat; et Ferdinand attendait son salut de l'homme qu'il craignait le plus. Ses craintes l'emportant bientôt sur sa droiture, l'empereur fit assassiner Walstein, qui se trouvait au château d'Égra, en Bohême. Trois officiers de ses troupes, soldés par la cour, frappèrent leur chef, la nuit du 25 février 1634. Le crime de Walstein était d'avoir attaché les soldats à sa personne et de vouloir s'en rendre le maître absolu; ses projets étaient probables, mais jamais ils ne furent démontrés. Sarrazin, vieil auteur français, contemporain de Walstein, a écrit son histoire; Schiller a fait de sa mort le sujet d'une de ses plus belles tragédies, dans laquelle on remarque particulièrement un monologue de Walstein sur la fatalité, car ce célèbre général croyait aux horoscopes, ce qui est un nouveau témoignage de la faiblesse des plus fiers esprits.

MOSAIQUE.

Devant l'autorité, l'esprit s'incline, sans
que le cœur s'abaisse.

GUIZOT.

Obéir à Dieu, telle est la liberté.

SENEQUE.

Le cœur pur qui ne médite ni fraude
ni action coupable, quoique la fortune
puisse le frapper, a toujours quelque
raison de sourire.

BURNS.

Là où est l'esprit de Dieu, là aussi se
trouve la sincérité, l'union des cœurs, la
douceur des sociétés et la paix des familles.

BOSSUET.

On ne connaît ni les autres hommes ni
soi-même, quand on n'a jamais été dans

l'occasion du malheur, où l'on fait la véri-
table épreuve de soi et d'autrui.

FÉNELON.

Voyez le prochain de bon cœur et de
bon œil.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Il faut peu de livres pour être savant ; il
en faut beaucoup moins pour être sage.

BALZAC.

Quelque bien que l'on dise de nous, on
ne nous apprend rien de nouveau.

LA ROCHEFOUCAULT.

Le passé est comme une lampe, placée
à l'entrée de l'avenir, pour dissiper une
partie des ténèbres qui le couvrent.

LAMENNAIS.

RÉBUS.

